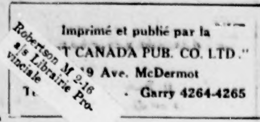
VOLUME II — WINNIPEG, MARDI, 9 Mars 1915 — NUMERO 42

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

LA LIBERTÉ

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT



Imprimé et publié par la
"...T CANADA PUB. CO. LTD."
...9 Ave. McDermot
T... - Garry 4264-4265

FRANCHE DEC LARATION!!

Comme il était naturel, la tenue d'une session a donné un regain de vie et d'âpreté aux questions d'éducation en cette province. Les adversaires du bilinguisme ont enfourché leur dada et les voilà faisant de nouveau un tintamarre de tous les diables pour attirer sur leur maigre personne l'attention de l'électorat de cette province. Naturellement, l'on a greffé sur la question bilingue la question des amendements Coldwell. Sur ces deux haridelles, toute la gauche va en croupe de son chef et de son bouillant lieutenant Johnson à la conquête du pouvoir.

Nous n'entendons pas participer au débat politique, mais nous croyons devoir faire connaître à nos lecteurs tout document ou toute déclaration pouvant les éclairer sur les intentions de nos politiques. Nous l'avons fait récemment pour les amendements Coldwell. Le résumé absolument précis que nous donnâmes du discours du ministre de l'Education a appris à nos lecteurs quel sens leur auteur donnait à ses amendements. Les rédacteurs du **Free Press** déclarent ne pas connaître même aujourd'hui le sens de ces amendements. Cela prouve tout simplement que le mal est chez eux avancé à tel point que même l'examen de l'aliéniste n'est plus nécessaire. Les Petites Maisons se recommandent pour eux.

Au discours Coldwell qui a du dissiper les illusions de ceux qui voulaient trouver dans les amendements ce qu'ils ne contenaient pas, nous devons aujourd'hui ajouter la déclaration faite samedi dernier par le **Free Press** en réponse à une lettre d'un libéral catholique de Winnipeg. A ceux-là qui ont suivi d'assez près la campagne du **Free Press** en faveur du retranchement des parcelles de liberté que nous a garanties l'arrangement Laurier-Greenway, elle n'apprendra rien de nouveau. Ils la considèrent tout simplement comme la réaffirmation d'un programme vieux d'un quart de siècle. Mais elle sera un précieux avertissement pour ceux-là qui disaient: "Eh! bien, puisque nous n'obtenons presque rien de ce parti, courons les risques avec l'autre."

Il y a de la franchise dans la déclaration du **Free Press**: celle dont fait preuve le bourreau passant le noeud coulant au cou de sa victime et ne lui cachant point qu'il va lui faire quelque chose de désagréable.

"Un libéral catholique, écrit le Free Press, demande: "Que gagnerions-nous en donnant le pouvoir dans cette province a MM. Norris, Johnson et leurs suivants?" Cette demande serait plus au point si l'on demandait quels gains spéciaux peuvent faire les catholiques en appuyant les chefs libéraux. LA REPONSE A CECI, C'EST QU'ILS NE GAGNERAIENT RIEN. Sous un régime libéral, a moins que les libéraux mentent a leurs principes avoués, les catholiques romains de cette province auront absolument les mêmes droits, les mêmes libertés et les mêmes privilèges que les autres électeurs de cette province—rien de plus, rien de moins. C'est tout ce qu'ils peuvent espérer des libéraux et, comme question de fait, c'est tout ce qu'ils obtiendront du gouvernement Roblin, sauf par des concessions illicites d'un moment et de valeur passagère. Le gouvernement Roblin peut, dans l'avenir, comme il a dans le passé, s'engager auprès des catholiques a faire quelque chose de substantiel pour eux en matière de privilèges éducationnels, mais il n'osera jamais remplir ces engagements parce qu'il sait très bien que l'opinion publique en cette province le renverserait s'il le faisait.

"Notre correspondant se plaint de prétendues attaques contre les catholiques par le chef libéral et ses lieutenants, référant en particulier au discours prononcé a Neepawa en juillet 1913, par M. Norris. Il serait bon que ce "libéral catholique" vînt nous dire ce qui constitue des insultes pour les Catholiques. Quelque chose les blâmant a cause de leurs convictions religieuses. Assurément rien de tel ne se trouve dans un discours prononcé par un chef libéral reconnu de cette province. Notre correspondant ferait bien de relire le discours de M. Norris a Neepawa, cé dans la lumière des événements des deux dernières années. Même l'imagination la plus dévergondée ne saurait y trouver une attaque contre les électeurs catholiques romains du Manitoba. C'est un fait indéniable que les libéraux du Manitoba sont carrément opposés a toute concession a la minorité qui pourrait en quoi que ce soit modifier le système d'écoles nationales de cette province. Cela, M. Norris l'a dit et répété, mais il n'y a eu, ni de sa part ni de celle de ses collègues, "d'insultes" aux catholiques, a moins que nier leur droit a des écoles séparées soit les "insulter".

"Il se peut faire quelques remarques concernant la moralité du secret marché conclu entre le gouvernement Roblin et les chefs des catholiques romains. Pourquoi a-t-il été secret? Parce que et le gouvernement et les chefs catholiques reconnaissaient que le but qu'ils cherchaient répugnait tellement au peuple du Manitoba que sa réalisation serait impossible si on apprenait ce qui se passait. En d'autres mots, les chefs catholiques et le gouvernement conspirèrent pour placer dans les statuts par fraude, contre la volonté publique, un acte mutilant notre système d'écoles nationales. Sous l'empire de la constitution de ce Dominion, un tel acte ne saurait être rappelé par une législature subséquente sans donner a la minorité le droit de réclamer une législation rémédiatrice a Ottawa."

* * *

Une pareille déclaration se passe de tout commentaire. Il n'est pas nécessaire d'être versé dans les choses politiques pour comprendre ce qu'elle signifie.

Odieuse supercherie

La Tribune de Genève publie la lettre qu'un soldat français qui était employé dans une maison de commerce de Genève a récemment adressée à des amis qu'il a conservés dans cette ville. Nous en détachons les lignes suivantes qui montrent à quelles odieuses supercheries les Allemands ont recours:

Les Allemands, le jour de Noël, nous ont fait des signes comme s'ils voulaient se rendre; ils nous craient: "Camarades, pas tirer, cigarettes!" Nous leur avons dit d'approcher et nous sommes allés à leur rencontre; ni eux ni nous n'avions d'armes.

Quand nous avons été à deux mètres d'eux, ils se sont couchés et leurs camarades restés dans la tranchée ont fait feu sur nous. Mais aucun des nôtres n'a été touché, car nous nous étions aussi couchés. Alors, au lieu de fuir, nous avons avancé, nous mêlant aux Allemands. Comme la lutte allait commencer à coups de couteau, les trois soldats que nous tenions se sont rendus; le reste de la troupe est rentrée à la tranchée allemande en rampant sur le ventre.

Nous avons fait la même manoeuvre en sens contraire, avec nos trois Allemands qu'il fallait tenir d'une main, en les menaçant de l'autre avec le couteau ouvert. Depuis lors, ils ne nous appellent plus camarades.

COMITE PAROISSIAL

Thibeauville annonce la formation d'un Comité paroissial qui a nom: "Bureau de renseignements".

Bravo, c'est une démarche pratique. Les paroles ne valent quelque chose qu'en autant qu'elles sont suivies d'actes.

Le second pas à faire serait d'établir une petite contribution annuelle parmi ses membres, car si Thibeauville laisse faire tous les frais à un ou deux correspondants, ils trouveront la chose un peu lourde à la longue et le Bureau languira.

Outre les dépenses de timbres, papier et petites impressions, il faudra bien que les membres du bureau se déplacent parfois pour les intérêts de tout le groupe. Ces déplacement augmenteront la charge pour les particuliers du Bureau s'ils ne sont pas appuyés par la colonie toute entière.

Le troisième pas à faire serait de consacrer une partie de la cotisation annuelle au comité central. Sur le papier au moins sinon effectivement, ce comité central est constitué par le bureau de direction de l'Association Provinciale de la Saint-Jean-Baptiste.

On a eu soin de voter aucun crédit à ce comité central et on s'attend cependant à ce qu'il travaille.

Il ne travaillera pas, soyez-en assurés, car là comme ailleurs l'argent est le nerf de la guerre.

Il ne lui faut pas beaucoup d'argent; leur modeste contribution de chacun des membres des associations paroissiales, ne serait-ce que dix centins, permettrait de faire du travail, impression de circulaires, voyages nécessités par le besoin de renseignements, réponse à ceux qui demandent des informations, etc.

On a toujours oublié jusqu'ici que pour faire ce travail il fallait un peu d'argent. L'argent a manqué, et le travail a langui. Il n'en pouvait être autrement. Il en sera de même aussi longtemps qu'on ne consentira pas à mettre un peu la main au gousset.

Nous proposons ces remarques à la considération du petit groupe dans chaque paroisse qui porte intérêt réel à l'oeuvre de la colonisation. Qu'on entende par colonisation l'accroissement de nos vieilles paroisses ou la formation de nouveaux centres, c'est tout un; dans un cas comme dans l'autre il faut quelques ressources financières pour que le travail soit possible.

FAISONS-NOUS COLONISATEURS

Mais qui, nous?

Sinon chacun des trente mille Canadiens français du Manitoba, au moins un nombre assez respectable dans chaque paroisse.

Et le moyen à prendre?

Le voici, il n'est pas compliqué, et ne manquera certes pas d'efficacité s'il est mis en pratique.

Presque toutes les familles de nos paroisses ont des parents dans la province de Québec. Pourquoi ne pas les inviter par lettre à venir au Manitoba, surtout si vous entrevoyez pour eux quelque bon marché à faire. Actuellement dans toutes nos vieilles paroisses il y a de bons marchés à faire.

Parler de faire de la colonisation c'est facile, agir c'est plus difficile: une demande comme celle que nous mentionnons, c'est de l'action, et de la bonne.

Mais, dites-vous, il y a un agent de colonisation pour le Manitoba, que ne fait-il ce travail?

D'abord, parce que dans un bon nombre de cas il ignore que ce travail est à faire, on ne lui fait pas rapport des bons marchés à faire et il n'est pas devin.

Ensuite connut-il ces détails, qu'il ne peut atteindre vingt ou trente endroits de la Province de Québec alors que souvent on met des obstacles sur son chemin.

Les familles de nos vieilles paroisses peuvent le faire et si seulement deux familles par paroisse consentaient à faire ce genre d'action, nous aurions du coup soixante agents de colonisation au lieu d'un.

Mais, dites-vous, peut-être c'est dangereux de faire venir les parents ici. S'ils allaient ne pas réussir nous serions blâmés.

Mais il n'est pas nécessaire de leur dire positivement de venir, il s'agit de leur mettre simplement sous les yeux un bon marché à faire, puis de leur dire quelles sont les ressources sur lesquelles ils peuvent compter rendu ici.

La culture bien faite donne sûrement un rendement plus fort ici que dans la Province de Québec. Il s'agit de mettre ce fait en lumière.

Allons, un mouvement généreux. De l'action. Nous serions heureux de rendre compte dans la **Liberté** du succès des démarches auxquelles nous invitons tous ceux qui ont à coeur l'avancement des nôtres en ce pays.

Défions-nous du langage à douches d'eau froide:

"Oh! cela ne me regarde pas; d'ailleurs c'est peine perdue."

Cela nous regarde tous et aucune collectivité d'efforts ne reste sans résultat. Dans un champ qu'on ensemence, bien des grains périssent, ceux qui restent produisent la récolte. Mais si aucun grain n'est déposé en terre il y a certitude absolue que rien ne sera récolté. Il en sera de même des efforts pour amener de nouveaux colons surtout pour nos vieilles paroisses. Plusieurs efforts resteront sans résultats, mais d'autres seront plus heureux; tandis qu'on est absolument sûr de n'avancer à rien si personne ne se remue, s'endormant sur l'assurance que d'autres feront la besogne.

Que l'année ne se passe pas sans que nous puissions nous rendre le témoignage que nous avons fait quelque chose, si peu que ce soit, ne serait-ce qu'une seule information donnée sur tel détail de la paroisse que nous habitons.

NE RENVERSONS PAS LES ROLES

Ainsi donc le **Free Press** a obtenu d'un libéral catholique, d'un des laïques catholiques dirigeants (?) de Winnipeg que nous croyons trop bien connaître, la preuve que si la majorité des catholiques ont fait bloc pour Roblin aux dernières élections, c'est parce qu'ils avaient une raison suffisante d'avoir plus confiance en lui qu'en Norris dans la volonté ferme qu'ont la plupart d'entre eux de voir restaurer les écoles séparées.

Cette raison suffisante, c'est la promesse faite non pas publiquement, mais en petit comité, par Sir Rodmond Roblin et colportée au travers des groupes par des agents électoraux, la promesse, dis-je, que si les amendements Coldwell n'étaient pas effectifs, le gouvernement s'engageait à faire un autre article de loi plus efficace. Cela, dit le **Free Press**, ayant été fait clandestinement, constitue de la part des catholiques un acte futil, ignoble et sans patriotisme. Ne vous gênez pas, Messieurs du **Free Press**, et permettez qu'usant du même sans-gêne, mais aussi avec plus de vérité, nous vous retournions vos épithètes.

Ah! vraiment, vous êtes les purs, vous du **Free Press**, qui condamniez en 1896 la violation des droits des catholiques et qui depuis, changeant de capot, avez accepté la violation d'une constitution qui proclamait le français langue officielle au Manitoba, et l'école séparée un droit des catholiques (contractants en 70). Vous qui vous êtes rangés dans la suite de Greenway le menteur qui dénia publiquement ses promesses clandestines aux catholiques; vous qui, héritiers des doctrines de l'Ecole de Walter Raleigh n'avez qu'un Credo, la supériorité et la prédominance nécessaire de l'Anglo-Saxon et du protestantisme et qui pour y arriver ne craignez pas de fouler aux pieds les chiffons de papier constitutionnels et d'établir un système d'écoles nationales qui sont nettement la source de l'athéisme social que dénoncent tous les pasteurs et hommes d'Etat clairvoyants. Ah! vous trouvez que ce pacte des catholiques dont, comme vous, nous regrettons la clandestinité, est ignoble. Et la double taxe donc, n'est-ce pas une ignominie que vous nous imposez? **Medice cura teipsum.**

Votre article, Messieurs du **Free Press**, contient plusieurs aveux précieux qui seront la base même de notre campagne d'organisation pour la liberté catholique au Manitoba, coûte que coûte. A bientôt.

Saint-Claude.

PROGRAMME D'ETUDES

Le programme d'études de nos écoles primaires est trop chargé. Nous le savions déjà, nous l'avons même proclamé plus qu'une fois, il suffit de le considérer d'un peu près, en se servant du gros bon sens pour en être convaincu. M. C.-K. Newcombe, surintendant d'Education au Manitoba, vient de le proclamer publiquement à la réunion des commissaire d'écoles tenue la semaine dernière.

Le Bureau d'Education va-t-il cette fois prendre la chose en considération et procéder en réduisant les programmes. Nous osons l'espérer, dans tous les cas, au nom du bon sens et par souci pour le progrès de nos enfants nous le désirons.

Le progrès des enfants ne se juge pas tant au nombre des matière qu'il effleure et au volume des livres qu'il porte, qu'à l'assimilation des choses étudiées.

Aussi longtemps qu'on s'acharnera à vouloir faire apprendre à l'enfant à peine développé toutes les matières qui peuvent à peine être abordées par un bachelier, on aura des enfants qui ne sauront pas écrire et qui pourront à peine compter.

De grâce qu'on décharge au plus tôt les programmes et qu'on exige davantage de grammaire, d'épellation, d'arithmétique et de littérature.

Le nombre des livres sera diminué, les changements moins fréquents; cela ne fera peut-être pas l'affaire de certaines compagnies favorisées par ces changements trop fréquents, mais la bourse des contribuables sera soulagée d'autant et le progrès des enfants sera plus sérieux et plus rapide.

Allons, Messieurs du Bureau des Etudes, un bon mouvement; moins de poudre aux yeux et plus de sérieux; enfants et parents s'en porteront mieux.

ALLONS A LA TERRE

Mais comment? En affermissant nos vieilles paroisses. C'est fort bien d'amener de nouvelles recrues, mais faut-il encore que leur venue ne soit point compensée par une perte que nous pouvons éviter et qu'il est de notre primordial devoir d'éviter.

Mais comment empêcher nos compatriotes de quitter les vieilles paroisses?

En leur insinuant le goût de travail et d'un travail intelligent.

Le goût du travail, disons-nous.

Car au Manitoba pas plus qu'ailleurs, les oiseaux ne tombent tout cuits dans la bouche.

Celui donc qui ne veut pas travailler voyagera en vain, cherchant un pays pour le faire vivre, il est condamné à la pauvreté et la misère et pour n'avoir pas voulu s'imposer la peine du travail au début, il devra récolter la peine qui suit nécessairement la misère à un âge où l'énergie et la force font défaut.

Et qui aura pitié d'un tel homme? Il récoltera simplement ce qu'il aura semé.

Mais, avons-nous dit, "*un travail intelligent.*"

Ce n'est pas tout de travailler, il faut travailler avec intelligence.

Ne nous acharnons pas à labourer et à ensemencer une terre fatiguée et infestée de mauvaises herbes. C'est du travail perdu et ruineux.

Mais le remède?

Nous osons suggérer les suivants avec invitation à plus avisés de nous corriger et d'offrir mieux à nos chers compatriotes.

1o Nous bien persuader que notre culture laisse beaucoup à désirer.

2o Que nous ne prenons point les moyens de l'améliorer dans la plupart des paroisses.

3o Qu'il est possible de l'améliorer et de rendre au sol, j'ose presque dire sa vigueur première.

Sous la rubrique "Colonisons", nous ferons quelques suggestions que nous ne donnons certes pas comme le dernier mot de la question; mais qui pourront être utiles à ceux qui croient avoir encore quelque chose à apprendre.

Retenons pour aujourd'hui que des morceaux de terre qui rendaient du dix et du douze minots à l'âcre, qui devaient conséquemment mettre leur possesseur sur le chemin à brève échéance, ont été transformés, tout en ne cessant pas de rapporter des profits, et donnent après cette transformation du trente et même du quarante minots de blé à l'âcre.

Garder nos vieux colons, tâcher de les rendre prospères, voilà l'immigration qui presse le plus.

POUR LES ONTARIENS

Les Canadiens français d'Ontario ont actuellement porté leur cause devant la cour d'Appel. Celle-ci examinera la décision rendue précédemment par le juge Lennox. La cour d'Appel sera-t-elle aussi défavorable à la cause du bilinguisme? Nous le saurons bientôt. S'il devait en être ainsi, l'Association d'Education ne sera pas prise au dépourvu. Sans tarder, elle portera sa cause devant le Conseil Privé en Angleterre. On est décidé, dans Ontario, à lutter jusqu'au bout pour que le droit triomphe, pour que la race française qui a découvert, fondé, exploré, défendu le Canada ne soit pas traitée en étrangère. Les mesures les plus vexatoires ne nous empêcheront pas de faire sonner dans tout le Canada la "doulce langue française" et de l'enseigner à nos enfants. Le fanatisme s'agitera, il nous contraindra à lutter et à faire sans cesse de nouveaux sacrifices, il ne triomphera jamais.

Pour mener à bien le combat que les Ontariens livrent et dont les résultats importent tant à tous les Canadiens français, à ceux surtout du Manitoba, il faut des munitions. Ne laissons pas nos frères en manquer. Donnons généreusement.

Nous avons pu, chaque semaine, inscrire de nouvelles offrandes. Espérons que cela continuera et que notre liste hebdomadaire s'allongera sans cesse.

Cercle LaVérendrye de l'A. C. J. C.

Dernières souscriptions

M. l'abbé Cyrille Allaire, curé de Haywood $5.00
Un ami 2.00

Prière d'adresser les souscriptions au Cercle LaVérendrye, Saint-Boniface.

UNE POUTRE DANS L'OEIL

Un certain journal de Winnipeg, avec lequel il est absolument inutile de discuter, car il est de mauvaise foi et vous fera dire ce que vous n'avez pas dit s'il a besoin de se faire une cause pour vous taper dessus, menace les Canadiens français du Manitoba d'une situation comme celle qui est faite aux Canadiens français d'Ontario, s'ils ne veulent pas être plus sages.

Vous êtes des enfants, messieurs nos compatriotes, et comme à de vilains gars on vous donnera la fessée si vous n'êtes pas sages. Vous devez consentir à abandonner tous les droits que vous accorde la constitution de ce pays, vous soumettre à tous les règlements qui ont pour objet direct de faire disparaître votre langue qui est une des deux langues officielles de ce pays, ou passer pour des intolérants qui ne veulent d'aucune mesure d'accommodation, des étroits qui ne savent rien comprendre.

Couchez-vous pour mourir et avant de mourir, laissez-vous fouler aux pieds, et par-dessus le marché déclarez que vous êtes satisfaits, et qu'on vous traite avec libéralité, autrement vous passerez pour des trouble-fête dans ce pays.

Nous sommes des citoyens paisibles, mais qu'on ne perde donc pas de vue que nous ne consentirons jamais à nous laisser dépouiller de ce que nous avons de plus cher sans résister comme il convient à des hommes de coeur.

La paix du pays en est troublée, nous le savons, le progrès de notre commune patrie peut être retardé, nous ne l'ignorons pas, mais à qui la faute? A nous? Non pas, car nous ne demandons que ce qui nous est garanti par la loi naturelle et le pacte fédératif. La faute en est à ceux qui placent la générosité à tout vouloir pour eux, et rien pour les autres.

Le plus tôt on aura enlevé de l'oeil la poutre qui empêche nos amis d'un certain journal de voir cette vérité, le plus vite nous aurons la paix dans ce pays.

Nous voulons la paix, mais une paix honorable. Si nous ne sommes pas assez forts pour sauver nos droits du naufrage, ce que nous ne croyons sûrement pas, nous sauverons au moins notre honneur.

AGISSONS

On parle de plus en plus de colonisation, et on a raison. Si le flot des paroles devait rester sans action, il serait passablement inutile, mais il peut être utile pour amorcer l'action et à ce titre, il est bon, croyons-nous, de continuer de parler.

Ceci dit en passant seulement, car nous avons en vue une autre chose.

Agissons!

Mais sur quel terrain?

Sur un terrain qui ne coûte rien, si ce n'est un petit acte de volonté et de fierté nationale.

Mais quel terrain?

Celui de la vie journalière.

Mais expliquez-vous.

Voici:—Vous achetez parfois, souvent même. Pourquoi ne pas faire vos commandes en français. Ceci est aussi vrai des commandes faites par la poste que pour celles qu'on fait oralement.

Mais bon nombre de maisons ne seront pas en mesure de nous répondre, car ils n'ont pas de commis français.

Et c'est justement une des raisons pour vous de parler français. C'est une des langues officielles de ce pays, aidons nos concitoyens d'origine anglaise à apprendre le français ou à se servir des nôtres. Ils insistent à tout propos sur la nécessité qu'il y a pour nous de parler l'anglais, insistons un peu sur la nécessité qu'il y a pour eux de parler français.

On ne peut pas vous répondre, tirez poliment votre révérence et passez chez le voisin. Il s'agit simplement de cela. Ce n'est pas difficile à faire. Un petit acte de volonté et une parcelle de fierté nationales suffisent. Essayez ce remède et vous nous en direz des nouvelles.

UN HEROS

Nous avons raconté, sous le titre: *Trêve à la haine*, un épisode de la bataille de Flandre, où un officier français était sorti de sa tranchée, en plein combat, et avait été mettre à l'abri un blessé allemand qui était resté entre les deux camps. Nous avons dit qu'un officier allemand, touché de cet acte héroïque de charité, était sorti à son tour de son abri et avait enlevé de sa tunique la croix de fer pour en décorer l'officier français. Le tout s'était déroulé au milieu des ovations des troupes des deux partis, qui avaient cessé le feu pendant cette scène émouvante. On annonce que l'officier français est le capitaine Dettweiler, Strasbourgeois d'origine, ayant opté pour la France après l'annexion. Le capitaine Dettweiler a été blessé, comme on l'a dit, pendant qu'il accomplissait sa belle action. Il est en traitement au lazaret de Cherbourg et se trouve en voie de guérison.

CHRONIQUE DE LA GUERRE

LEUR TRAITRISE

Le faux Alsacien

Un officier allemand se présente à nos lignes entre quatre fantassins, baïonnette au canon. Il déclare qu'il est Alsacien, qu'il s'est rendu volontairement, par amour pour la France. Il demande à parler au général, ayant de précieux renseignements à lui donner.

Le jeune lieutenant français qui l'écoute et l'interroge reste perplexe. L'homme a un grand air de loyauté et il est visible qu'il produit une bonne impression sur les soldats groupés autour de lui. Seul un vieux capitaine de zouaves, venu du Maroc, jette des regards défiants et farouches sur ce déserteur.

Le général consent à recevoir l'Alsacien prétendu. On l'introduit. Il promène un regard rapide sur les officiers qui entourent le grand chef et une ombre de sourire passe sur ses lèvres. Tout de suite, volubile, il reprend ses protestations et son récit. Il apporte de précieux documents sur les défenses allemandes en Belgique. Il ne demande qu'une chose, en retour: être incorporé dans la légion étrangère pour combattre les ennemis de l'Alsace et de la France.

—Voyons ces documents, dit le général.

—Les voici! repond l'officier allemand dont la physionomie revêt soudain une expression terrible. Il a glissé la main dans sa poche. Mais à ce moment deux bras vigoureux l'enlacent, le paralysent.... C'est le vieux capitaine de zouaves qui s'est tenu derrière lui et n'a cessé de le surveiller de son regard méfiant.

—Fouillez-le, nom d'un chien, fouillez-le.

L'autre se débat en vain. On le fouille et on extrait de sa poche une bombe qu'il allait lancer et qui eût mis en pièces tous les officiers et lui-même.

Pour assassiner le roi Albert

A leur entrée à Bruxelles, raconte la Dépêche, les Allemands avaient découvert, dans les ambulances, 300 blessés du 9e de ligne décimé à Liège; s'étant emparés de leurs uniformes, ils avaient résolu d'affubler, à la première occasion propice, 300 des leurs qui marcheraient sur Anvers, se présenteraient au palais comme d'héroïques revenants et assassineraient le roi et son entourage dans des conditions qui permettraient d'affirmer que le souverain était tombé sous les coups de ses propres sujets indignés d'être immolés à son cruel entêtement.

Heureusement, la disparition des 300 uniformes du 9e de ligne avait été remarquée des Belges, et l'intention des Barbares en partie devinée: on veilla et, à l'heure où les Boches déguisés quittaient Bruxelles pour Anvers, un personnage, dont le nom sera divulgué plus tard, les précéda à la vitesse maximum d'une auto de première puissance, pour donner l'alerte à qiu de droit. A quelque onze kilomètres d'Anvers, les 300 faux lignards belges furent salués avec enthousiasme par un avant-poste de l'armée anversoise qui leur indiqua la route la meilleure; sûrs du succès, ils allaient de l'avant; lorsque, à la chute du jour, ils se trouvèrent brusquement empêtrés dans des barrages de fils barbelés, sous une fusillade à laquelle quelques-uns n'échappèrent que pour se trouver prisonniers et penauds aux mains des Belges.

Piège satanique

Un brancardier dauphinois écrit à la République de l'Isère:

J'étais envoyé à R.... et à B.... pour y prendre six malades assis et un blessé couché.

J'avais chargé mes malades à R.... et j'arrivais à B.... pour y prendre mon blessé.

A peine entré dans le poste de secours (une cave, car les maisons n'existent plus), je fus entouré par les infirmiers qui me dirent ceci:

—Nous allons vous donner un blessé qui n'est pas banal, il nous revient d'une tranchée boche où il est resté trois jours sous la pluie, sans boire ni manger. Ce matin, les Allemands ont tiré un coup de fusil en l'air pour attirer notre attention et sont sortis de la tranchée, emportant jusqu'à nos lignes le blessé en question.

J'ai amené mon blessé jusqu'à l'ambulance, où il est mort ce matin.

Or, comme un infirmer le fouillait pour chercher ses papiers, il vit une ficelle qui pendait de sa poche. Il la tire légèrement, elle résiste; il met la main dans la poche, et il y trouve.... une grenade explosive.

Une traction un peu plus forte l'eût fait éclater, bles sant ainsi, ou tuant tous ceux qui étaient dans la salle.

Ce fait se passe de commentaires.

Quel est le Français, quel est même l'homme vraiment digne de ce nom qui aurait imaginé un piège aussi satanique:

Comment ils m'ont blessé.

La Gazette de Lausanne rapporte cette conversation d'un soldat français:

—omment ils m'ont blessé! C'est tout simple.... Un vilain moment.... On était à plat ventre, toute la section, et on se préparait à leur en boucher un coin, gentiment, quand crac!.... une mitrailleuse sur le flanc droit. Moi, j'aime pas les mitrailleuses: c'est des sales bêtes. C'est traître. C'est lâche. Ça vous tire toujours dessus quand ça ne devrait pas. Et puis ce bruit! Bref, ça me dégoûte. Le fusil, oui. La baïonnette, oui. L'obus, passe encore. La mitrailleuse, non... N'empêche qu'on était devant et en plein. Ma foi, on n'a pas bougé. Les camarades comptaient sur nous. Il nous fallait là... Quelle histoire! ....Le caporal reçoit deux balles dans le cou. Il fait: Ah!.... Le nez dans l'herbe. Mort. Nous, on se met le sac à côté de la tête, on se pelotonne, on s'accroche du ventre à la terre, on maigrit, on maigrit, et on attend. Que voulez-vous, il fallait bien.... Il faut penser aux camarades aussi. Comme je vous ai dit, si on détalait, ils étaient f....lambés. Dans ces conditions on reste, n'est-ce pas? D'autant plus qu'on a vendu sa peau. Si ça doit être là qu'on claque, bien; ailleurs, très bien. Pas d'objection.... Pan! pan!.. coups de fouet dans les pattes. Vous voyez ce talon du soulier droit?.... Une balle. La drôlesse en a bouffé la moitié. Et la pointe du même soulier disparu dans l'éternité!... Une autre balle. Et cinq dans mon sac. Rien que ça. Elles ont tout traversé et sont restées sagement dans le dernier caleçon. Un bon drille, ce caleçon. Il aime bien son patron.... Voulez-vous les voir?.... Je les ai, les cinq, dans mon porte-monnaie. Quand on n'a pas le rond on n'y met ce qu'on peut, pas vrai?

Et Charles Couet étale sur sa main les cinq projectiles, déformés, écrasés.

—Cinq, c'est pas trop pour un gars comme moi. Le lieutenant crie: Debout!.... en avant!.... On se lève, quoi! Il fallait bien! Et on s'élance à la quatrième vitesse. Entre parenthèses, la mitrailleuse avait fermé son comptoir. La faillite, quoi! Un bel obus, droit dessus.... Et on arrive sur les Boches, une section, comme nous. Ce travail!.... Je vous dis que ça, c'est horrible. Il le faut, mais c'est horrible. C'est comme si on traversait des crapauds. Seulement, c'est pas des crapauds, c'est des hommes. Après, on n'ose pas seulement les regarder. On est fier d'un côté, sûr, et triste de l'autre, triste à pleurer. Il y en a un qui a dit à celui qui était assis devant lui, déjà tout pâle, les yeux à moitié fermés: "Mon pauvre ami, as-tu bien mal?" En avant! En avant! ....On saute dans la tranchée, celle qu'on avait prise. Et pif! paf!.... on tire sur ceux qui arrivent pour la reprendre. Ce jour-là, on a gagné. Ce que le capiston était content! Il riait tout le temps. Nous, dix-huit morts. Au soir, on les a enterrés. Ça, c'est le plus triste. Dans le tas, il y avait mon vieux copain. C'est moi qui ai creusé le trou. Des branches au fond. C'est plus doux. Quand il y a été, j'ai pas pu le regarder. Je pleurais trop. C'est un autre qui a jeté la terre....J'ai écrit à la femme. J'ai un peu enjolivé. Ça lui fera plus de plaisir....

Le Sénégalais dans la neige.

En pleine Argonne, dans une partie du bois de la Grurie, où l'on se dispute pied à pied le terrain. Les premiers jours de décembre ont amené de la neige et à perte de vue le sol et les arbres sont couverts d'une robe blanche, qui miroite sous le ciel pur et clair.

Nos soldats dorment. Ils sont à l'abri sous les tentes, hâtivement dressées, et seul au milieu des troupes veille le colonel. Il est 10 heures. L'officier appelle son planton, un tirailleur nègre.

—Va me chercher l'adjutant X.

Après quelques instants le sous-officier arrive.

—Vous allez prendre quatre hommes et, dans la direction de B...., vous irez reconnaître les positions ennemies. Mettez vos treillis blancs et recouvrez vos chaussures. Il est important qu'on ne vous voie pas. Si vous manquez de linge pour recouvrir vos képis, vos armes, découpez des sacs à viande. Soyez de retour dans deux heures, et revenez me voir avant de partir.

—Bien, mon colonel.

L'adjutant s'en va. Le colonel reste seul. Alors il entend une voix timide:

—Ti fâché, colonel? Mi pas savoir pourquoi!

C'est notre noir qui intervient.

—Mais non...., ca va bien....

—Ti pas confiance. Ti m'envoies pas avec les camarades.

—Ça suffit.

Et notre Sénégalais se retire. Dix minutes après, l'adjudant et les quatre hommes commandés sont dans la tente du colonel. Ils sont blancs des pieds à la tête.

—C'est bien, dit le chef, vous pouvez aller.

Soudain le Sénégalais apparait en treillis blanc, les pieds enveloppés dans du linge blanc, le fusil dans une sorte de fourreau blanc.

—Mi tout blanc, colonel, Mi peut partir....

C'est un éclat de rire général. L'adjudant sort une petite glace de sa poche et la met sous le nez du tirailleur.

—Et ta figure?

—Blanc aussi, pour la France.

Mais le colonel fut inflexible. Il ne laissa pas partir son fidèle ami qu'il consola de son mieux, cependant que les cinq hommes allaient accomplir leur mission.

Elle fut rapide. En avançant sous bois assez loin, ils aperçurent sans être vus eux-mêmes les premières tentes du campement allemand, qu'ils contournèrent soigneusement et dont ils dirent l'importance à leur chef.

Le lendemain, à l'aube, l'attaque en fut ordonnée par le colonel. Au premier rang, notre Sénégalais chargeait à la baïonnette.

—Mi tout noir aujourd'hui, dit-il, mi faire peur aux Boches pourtant.

Et, malgré toutes les explications, notre vaillant nègre ne put jamais comprendre pourquoi son colonel ne l'avait pas envoyé, la nuit, dans la neige en reconnaissance.

Anton se rend pour un plat de saucisses.

Les tranchées de S...., raconte le Petit Journal, se trouvaient, à certains endroits, à 60 mètres les unes des autres, si près, que tous les soirs nos pioupious entendaient tousser les Boches et vice versa.

Cela durait déjà depuis plus de trois mois et les factionnaires commençaient à se connaître.

Anton H...., réserviste d'un régiment allemand, trouvait le temps long. Anton rêvait de Paris!

Paris, que le grand état-major leur promettait depuis plus de cinq mois! Paris, où un de ses amis, naturalisé Francais, tenait une charcuterie!

Une charcuterie! rien que d'y penser, Anton voyait au bout de sa baïonnette une guirlande de saucisses et un immense jambon.

Aussi H.... montait-il sa faction avec mélancolie, et lorsque le "Parisien" L.... lui envoya le traditionnel: "Bonsoir Boche, ça biche?" H.... qui comprenait et parlait le "franzais", répondit: "Che m'ennuille!"

—Viens chez nous! cria L....

—Bas zi haut! fit Anton. Chai pien enfie de fenir, mais les deux autres vactionnaires ils me ferraient!

—Fais-les venir avec toi.

Et H.... se mit à parlementer d'abord avec le factionnaire de gauche, ensuite avec celui de droite, puis il fit signe à L.... qu'ils allaient venir tous les trois.

—On fa déboser nos armes, cria Anton.

—Jamais de la vie, cria L.... apportez vos "flingues".

Le soldat L.... fut cité à l'ordre du régiment pour avoir, étant sentinelle avancée, fait trois prisonniers armés et les avoir amenés à la tranchée.

Quant à Anton H.. lorsqu'il fut arrivé au camp des prisonniers et qu'on lui demanda s'il voulait écrire à sa famille, en Allemagne, qu'il était prisonnier, il répondit:

—Che suis ba bressé, je brévère écrire à mon gousin le chargûtier, à Baris, qu'il m'enfoie des saucisses!

Son voeu fut exaucé! ...

On se canonne a 16 kilomètres

Le combat commenca à 9 heures précises — heure allemande. Les navires anglais étaient visibles à l'horizon, à une distance de 15 à 16 kilomètres, quand ils ouvrirent le feu. Au début, les coups étaient espacés; les projectiles tombaient en avant du croiseur et soulevaient de hautes colonnes d'eau: celles-ci se rapprochèrent de plus en plus. Les hommes qui se tenaient sur le pont les observaient et semblaient fascinés. Bientôt l'une d'elles jaillit tout près du navire, formidable, atteignant, a affirmé l'un des survivants, une centaine de mètres de hauteur; elle inonda le pont. Désormais le tir était réglé, et la danse commença.

La pluie d'obus dans l'obscurité

Les obus arrivèrent alors très nombreux, accompagnés d'un horrible mugissement. Ils causèrent immédiatement des dégâts. Le matérial électrique fut détruit et le navire se trouva plongé dans l'obscurité la plus profonde. On ne pouvait voir, suivant le mot d'un rescapé, sa main devant son nez. Sous le pont, régnaient l'horreur et la confusion, auxquelles ajoutaient encore les cris et les gémissements à mesure que les obus crevaient le pont.

Ce ne fut que plus tard, quand la portée se raccourcit, que la trajectoire s'arasa et que les projectiles percèrent de trous les flancs du croiseur. Tout d'abord, ils paraissaient tomber du ciel; ils passaient au travers du pont et arrivaient même jusqu'à la chaufferie. Les soutes à charbon prirent feu. Dans la chambre des machines un obus éclata dans l'huile, qu'il fit retomber en pluie, et des flammes bleues et vertes jaillirent.

Les coupes tourbillonnent comme des feuilles mortes

Les hommes se pressaient dans des recoins sombres; mais les obus les en chassaient et la mort faisait une riche moisson. Le terrible déplacement d'air résultant de l'explosion dans un espace restreint affectait considérablement le moral de l'equipage du Blücher. L'air, chaque fois qu'il trouvait une issue, semblait rugir, et tout ce qui était détaché se transformait en un engin mobile de destruction. Les portes étaient sorties de leurs gonds; celles qui étaient en fer étaient gondolées comme des plaques d'étain; au milieu de tout ce chaos, les corps des hommes tourbillonnaient, pareils à des feuilles mortes dans le vent d'hiver, et allaient se fracasser contre les parois en fer. C'était une chose effroyable, dont l'horreur était encore accrue par l'obscurité. Dans la chambre des machines, des hommes furent cueillis par ce terrible déplacement d'air et projetés, pantelants, au milieu des machines.

Il se produisit encore d'autres scènes horribles, que la plume se refuse à décrire.

ENGINS DE GUERRE

Le fil de fer barbelé.

Quelle est l'origine du fameux "fil de fer barbelé", dont nous entretiennent presque chaque jour les communiqués et les récits de guerre?

Un de nos amis, qui a connu personnellement l'inventeur, nous donne à ce sujet les pittoresques renseignements suivants:

—C'était un Américain du Nord, le colonel Elbridge, vétéran de la guerre de Sécession, et qui n'avait du reste de militaire que son grade honoraire dans la milice.

Quand je l'ai connu, c'était un robuste vieillard de soixante-quinze ans. Il s'était retiré à New-York, fortune faite.

Nous avons passé là bien des soirées ensemble à jouer au poker. Un jour il me raconta comment il réalisa pratiquement son idée du "barbed-wire", le fil de fer barbelé. Il se servit pour ses modèles d'essai des épingles à cheveux de sa femme. Il en fit une telle consommation qu'elle se fâcha tout rouge, et lui reprocha amèrement son gaspillage.

—Ne crie pas, répondit-il, ces épingles feront peut-être notre fortune!

Il disait vrai: son invention, après des débuts difficiles, eut un succès considérable, et il dut construire d'immenses usines.

Lors de la fondation du trust de l'acier, M. Pierpont Morgan racheta son installation et ses brevets pour cinquante millions de francs.

Il n'avait pas prévu cependant que son "barbed-wire" jouerait un rôle aussi important dans la guerre moderne!

Les automobiles.

Dans la guerre actuelle, on a tiré un remarquable parti de l'automobile. Pour cette utilisation, nous ne sommes pas inférieurs à nos adversaires.

Ainsi, la France est seule à posséder des automobiles aménagées en salles d'opérations chirurgicales, et aussi des "auto-distilleries", où l'on stérilise instantanément des quantités d'eau qui servent à désaltérer nos troupiers. Nous avons inauguré également des "auto-cuisines", très supérieures aux cuisines roulantes des Allemands.

Les Allemands furent les premiers à construire des "auto-canons", véhicules qui transportent des pièces d'artillerie; mais, sur ce terrain, nous avons rapidement rattrapé le temps perdu. Ils possèdent l' "auto-charrue", qui creuse les tranchées. Cette étrange machine, qu'un seul homme suffit à conduire, peut creuser, en vingt-quatre heures, un fossé long de plus de 2,400 mètres, sur une profondeur et sur une largeur d'un mètre.

Des deux côtés, on possède de nombreuses "auto-cisailles". Ces voitures sont munies à l'avant et sur les côtés de lames d'acier aux fines dentelures qui coupent au passage les barrières de ronces métalliques.

L'ESPIONNAGE EN ITALIE

Des mesures rigoureuses seront prises

Rome 4. — Le général Zupelli, ministre de la guerre, parlant hier à la chambre des députés en faveur du projet de loi autorisant le rappel des officiers de réserve, a fait savoir qu'à la fin de ce mois, 7,000 de ces derniers devront être appelés sous les drapeaux.

"Toutes les classes de la population, a-t-il dit, demandent à entrer dans l'armée."

Le ministre de la guerre a rendu hommage à ceux qui avaient offert leurs services comme volontaires, déclarant que leur exemple montrerait au public que "l'Italie a besoin de soldats pour sa défense."

Le projet de loi présenté par M. Salandra, premier ministre, pour empêcher l'espionnage, stipule que des peines sévères s'appliqueront à tous ceux qui tenteront d'obtenir des informations militaires. Quiconque sans autorité pénétrera dans un endroit où on peut obtenir ces informations sera passible d'un emprisonnement variant d'un à trente mois de prison et d'une amende maxima de 3,000 francs.

Le projet de loi Salandra autorise le gouvernement sous certaines conditions à interdire absolument la publication des nouvelles militaires, stipulant que la personne qui enfreindra les ordres du gouvernement pourra être condamnée à un an de prison ou à une amende de 5,000 francs.

Si des nouvelles de ce genre sont communiquées à une puissance étrangère, la peine sera doublée.

Des dispositions sont prises pour que le gouvernement contrôle toutes les industries ayant rapport à la défense du pays, y compris la télégraphie sans fil et l'aviation.

LA SAUVAGERIE AUTRICHIENNE

Deux cents civils furent exécutés a Stanislau

Lemberg, Galicie, 5. — Des informations dignes de foi, qui sont parvenues à Lemberg, disent que les Autrichiens, le jour où ils ont repris la ville de Stanislau, en Galicie, ont condamné à mort et exécuté environ 200 civils.

Parmi ces derniers se trouvaient 2 Polonais, propriétaires de restaurant et un grand nombre d'employés de chemin de fer. Tous les malheureux avaient été avertis par les autorités russes, alors que les Russes étaient en possession de Stanislau, de quitter cette ville avant l'arrivée des Autrichiens, mais ils avaient refusé comptant que leurs titres de citoyens autrichiens serait pour eux une protection.

Les Autrichiens, dit-on, sont arrivés à Stanislau avec les listes préparées à l'avance de tous les citoyens qu'ils avaient décidé de punir, pour prétendues offenses contre l'Autriche.

Des centaines de prisonniers, y compris des Bosniens et des Turcs arrivent chaque jour à Lemberg venant du sud.

La plupart d'entre eux ont une partie de leurs membres gelés. Tous excepté les Allemands sont à demi vêtus, n'ayant pas de souliers, ils s'enveloppent les pieds de bandes d'étoffe.

UNE LUTTE PEU BANALE

Elle a lieu dans un avion a mille mètres d'altitude

Pétrograde 5. — Pour la première fois dans l'histoire, un prisonnier de guerre a été transporté par aéroplane. Des dépêches de Varsovie ont fait parvenir la nouvelle au ministère de la guerre en proposant pour une médaille l'aviateur russe Terenti Paschaloff, pour audace sans précédent.

Au cours d'une reconnaissance avec son mécanicien, Paschaloff a été obligé d'atterrir dans les lignes ennemies, dans le sud-ouest de la Pologne, par suite du mauvais fonctionnement de son moteur. Une patrouille autrichienne le surprit pendant qu'il faisait des réparations. Paschaloff tourna sa mitrailleuse vers l'ennemi et en tua cinq, pendant que le mécanicien s'emparait du sixième soldat. Paschaloff enleva sa ceinture, obligea l'Autrichien à s'asseoir sur le fuselage du biplan et attacha ses mains autour des montants en fil de fer. Puis il repartit vers les lignes russes.

En traversant les lignes autrichiennes, l'aviateur eut à supporter de nombreux coups de fusil. En même temps le prisonnier réussissait à détacher ses liens et essayait d'arracher les leviers des mains de Paschaloff et de précipiter la machine à terre. Paschaloff abandonna les leviers à son mécanicien et, à mille mètres d'altitude, le biplan, ballotté d'une façon périlleuse par le vent, l'Autrichien et le Russe étaient aux prises derrière le siège du pilote.

Paschaloff saisit une clé anglaise, en asséna un grand coup sur la tête de son adversaire et l'étourdit. L'Autrichien était une fois de plus attaché au biplan et amené en sûreté dans le camp russe.

LES AVIATEURS ET LEURS EXPLOITS

La destruction de trois avions allemands vaut le médaille militaire a Pégoud

Paris 5. — Un avis officiel annonce que Pégoud, fameux aviateur français, a reçu la médaille militaire pour services rendus à l'armée pendant la guerre.

Le rapport dit que Pégoud "en plusieurs occasions a poursuivi des aéroplanes ennemis, que le 2 février il a attaqué à une grande hauteur et causé la chute d'une machine allemande."

Bientôt après il attaqua deux autres avions, faisant tomber le premier et obligeant le second à atterrir.

* * *

Paris 5. — Une note officielle publiée à Paris donne de plus amples détails sur le bombardement par un aéroplane français de la poudrière allemande de Rottweil, sur la Neckar, de l'autre côté de la Forêt-Noire. Cette usine est une de celles qui produisent la plus importante quantité de poudre en Allemagne.

La note officielle dit::

"Un de nos aviateurs, le capitaine Happe, descendit à une altitude ne dépassant pas 1,500 mètres au-dessus de la poudrière de manière à jeter ses projectiles avec la plus grande précision possible.

"A cette hauteur il laissa tomber quatre bombes chargées à la mélinite, chacune de ces bombes mesurait 90 millimètres. La première tomba sur un réservoir à acide et les trois autres sur l'usine, elle-même. La première, tombée sur le réservoir à acide, produisit une fumée bleue qui s'éleva et que l'aviateur prit pour des coups de feu dirigés contre lui. Puis une immense flamme jaillit de ce point, en même temps que des nuages de fumée épaisse. La fumée atteignit bientôt la hauteur où se trouvait l'aéroplane, soit 1,500 mètres.

"Le capitaine Happe resta pendant dix minutes au-dessus de la poudrière pour constater les effets de ses projectiles. Il put donc constater, que dans l'usine, que trois bombes avaient atteinte, les flammes s'étendaient à différents endroits du bâtiment, comme conséquence de l'explosion de la bombe dans le réservoir."

Département des patrons



Il n'est pas ordinaire pour une femme de trente ans de porter un vêtement marqué 14 ans quand elle l'acheta. Il y a peu cela eut été même impossible. Les petites grandeurs étaient jeunes par le style et les autres étaient de lignes héroïques ou semblaient telles à la plupart des femmes. Aujourd'hui les petites femmes peuvent trouver dans les modèles pour jeunes filles tout ce qu'il leur faut car le fabricant a pensé à elles. Cela quoique ses patrons soient pour des filles de 14 à 20 ans. C'est rarement que ce qui est appelé un costume pour jeune fille ne puisse pas convenir aussi à une jeune femme.

C'est à ce genre qu'appartient le costume ici photographié. Il est jeune mais en même temps digne. La blouse est simple avec collet de l'un ou l'autre genre, le collet haut à la militaire ou le collet rond légèrement ouvert au cou. Les manches sont amples aux emmanchures et se terminent par une manchette. La partie inférieure de la jupe est à plis et rattachée à un profond empiècement. La jupe ouvre sur le côté et la blouse sur le devant. Le patron No 7,023 est pour jeunes filles de 14 à 20 ans. Prix, 15 sous ou deux pour 25 sous.



Jupes en quatre morceaux

La jupe circulaire est très jolie et très populaire, mais elle a quelques désavantages, dont l'un déconcertant—elle courbe. On peut employer la même quantité de tissu, même largeur au bas, faire une couture en montant sur le côté en plus de celle du front et de l'arrière; et cela disparaîtra. C'est à quoi sont parvenus les fabricants en produisant des jupes en quatre pièces. Ils n'ont rien abandonné de la gracieuseté de la jupe circulaire, mais en ajoutant une couture ils se sont libérés de ce désavantage.

On en peut très bien juger par la gravure. La couture de côté permet aussi l'ajustement à la hanche, ce qui plaira à beaucoup de gens. On peut faire la taille ou régulière ou haute. Très jolies la ceinture et les poches rapportées. Le patron No 7,006 est pour mesures de taille de 22 pouces à 32 pouces. Le prix est de 15 sous, ou deux pour 25 sous.

NOTRE COUPON.
Département des patrons, La Liberté, B. P. 3151—

Veuillez trouver ci-inclus .... sous en retour desquels vous m'enverrez:

No............ Grandeur..........
Nom ....
Rue No. ....
Ville ....
Province ....

Note.—Un délai d'au moins dix jours doit nous être accordé pour l'expédition du patron.

POUR LIRE AU FOYER LE DIMANCHE

CAREME?

Autrefois

Autrefois, l'on mettait une différence entre **Carnaval** et **Carême**.

Autrefois, si l'on prenait trois jours à s'amuser honnêtement, l'on en mettait quarante, bien comptés, à faire pénitence.

Autrefois, ceux qui faisaient le Carême au complet, sans en escamoter une tranche, étaient la grande majorité; et ceux qui s'étudiaient à le rogner par-ci, par-là, n'étaient que la petite exception.

Autrefois, la plupart de nos grands garçons et de nos grandes filles se trouvaient assez braves, pour supporter, tous les matins de carême, l'absence d'un solide déjeuner, et — chose à noter! — ils ne s'en trouvaient pas moins bien et n'en vécurent que plus vieux...

Autrefois, plus d'une tête, blanchie par soixante ans de rude travail et de misère, n'en poursuivait pas moins ses quarante jours d'abstinence et de jeûne, avec un entrain et une vigueur de vingt ans.

Autrefois, l'on voyait même les pipes s'en aller dormir leur carême sur une tablette au-dessus de la cheminée; et les tabatières retraitaient au fond d'un tiroir, pour s'y reposer — durant le saint-temps — sur une pile de mouchoirs rouges.

Et — jeûne plus dur encore! — le soir du mardi gras, après une veillée de drôleries et de franc rire, cavaliers et blondes se disaient adieu pour quarante longs jours, et voulaient — tout comme l'Eglise interdisant les noces — s'interdire eux-mêmes amourettes et soirées, jusqu'à Pâques... mêmement.

Autrefois, aux tout petits la maman disait, en leur montrant son grand doigt, que le temps du carême n'était pas un temps comme un autre; que le bon Dieu l'avait fait tout exprès pour expier les gros péchés et pour imiter le bon Jésus, qui resta quarante jours sans manger, dans un grand désert, parmi les bêtes sauvages... Et, voyant diminuer ses rations de confiture et disparaître ses beurrées de crème entre les repas, l'enfant comprenait bien vite que maman n'avait pes parlé pour rire, et qu'il fallait y aller, lui aussi, de son petit jeûne de tartines et de friandises.

Aujourd'hui...

Aujourd'hui, ce n'est plus autrefois: les modes ont changé, et je ne parle pas des modes de chapeaux, de robes, ou de bottines...

Aujourd'hui, le carême s'est modernisé; il fraternise avec le carnaval, et en ce temps de concessions, il lui cède la place.

Et, pendant les jours gras, on se leste et l'on s'arrose de si belle sorte, qu'il semble que l'on va rester sans manger ni boire une goutte, durant les quarante jours qui suivent...

Mais non — par bonheur!

Aujourd'hui, le temps qui suit les jours gras est en tout semblable au temps qui les précède... hormis — et encore — le plat de poisson qui vient donner sur les nerfs, régulièrement deux fois par semaine! Jeûner aujourd'hui!... allons donc!... Mais ce serait de la barbarie, les santés sont si délicates!

Aujourd'hui, pendant le carême, il s'agit bien de sacrifier tabac et tabatière!... l'on se garde même de négliger son petit coup. Eh bien? ce n'est pas défendu de boire, quand l'on jeûne?... à plus forte raison quand l'on ne jeûne pas!!!

Aujourd'hui, dans les villes, pendant le carême, l'on fait bien attention de ne pas rater un scope ou un vaudeville. Voyons! ne faut-il pas secouer un peu l'austère mélancolie de ces jours de pénitence?!...

Aujourd'hui, pendant le Carême, l'on court, comme au plus beau temps des fêtes, les chemins, les clubs et les veillées. Allons donc! parce que c'est maigre et jeûne, va-t-il falloir, se cloîtrer comme des chartreux et des nonnes?!...

Aujourd'hui comme autrefois

Et cependant, aujourd'hui comme autrefois, l'on commet des péchés, l'on fait des bêtises... un peu plus qu'autrefois!

Donc aujourd'hui comme autrefois, et un peu plus qu'autrefois, on a besoin de faire pénitence.

Pour les gens d'aujourd'hui, aussi bien que pour les gens d'autrefois, Notre-Seigneur s'est laissé flageller, couronner d'épines et crucifier sur le Calvaire.

Et quand viendra le jugement, aux gens d'aujourd'hui, comme aux gens d'autrefois, l'on demandera — non pas quelle était la mode aux temps où ils vivaient; non pas s'ils étaient de l'âge des catacombes ou du siècle des théâtres, du temps des martyrs ou de celui des renégats — mais, s'ils ont fait pénitence pour leurs péchés et s'ils ont vécu selon les lois de Dieu et de son Eglise.

Sans doute, un âge trop avancé, des travaux trop pénibles, une santé trop faible peuvent dispenser parfois des jeûnes ordinaires, mais n'exemptent jamais de la loi de l'expiation et du sacrifice.

Il y a tant de manières de se faire jeûner sans que l'estomac en souffre! Par exemple, en restant au moins quarante jours sans manger... son prochain; en supportant avec patience les nerfs de son mari ou les crises de sa femme; en sacrifiant un théâtre ou un scope plus ou moins équivoques en fait de moralité; en fuyant les buvettes ou même en bannissant impitoyablement — au moins jusqu'à Pâques — toute liqueur alcoolique, aussi compromettante pour la santé du corps que pour celle de l'âme.

Allons-y tous généreussement de notre petit sacrifice et tâchons de mettre une légère différence entre le temps de la pénitence et le temps des fêtes...

O MERE, AIE PITIE!

De la sentinelle qui veille, là-haut, l'oreille au guet et l'arme au bras, écoutant le Prussien, Sainte Vierge Marie, aie pitié.

De l'éclaireur qui s'avance à travers bois et qu'une surprise peut faire choir, tête baissée, dans le piège allemand, ô Marie, aie pitié.

Du brave fantassin qui se bat avec rage, enveloppé de mitraille, et qu'un coup mortel à chaque instant menace de frapper, ô Mère, aie pitié.

Du chasseur petit chasseur qui vole, l'arme en avant, et que la pointe teutonne veut percer, ô Mère, aie pitié.

Du dragon en furie qui charge les uhlans et qu'un choc terrible va peut-être écraser, ô Mère, aie pitié.

De l'artilleur qui déchaîne le fracas du tonnerre, et que le canon prussien voudrait réduire en poudre, ô Mère, aie pitié.

De l'officier inflèchissable qui commande tout droit sous les obus qui pleuvent et les balles qui sifflent, ô Mère, aie pitié.

Du pauvre soldat dans la nuit, couché sur la terre nue, avec son sac pour oreiller, durant que le canon gronde au loin et que la mort plane partout, ô Mère, aie pitié.

Du pauvre blessé qui tombe, souffre et gémit dans la nuit noire, sur le champ de bataille, ô Mère, aie pitié.

Du pauvre mourant qui râle sur un lit d'hôpital, ô Mère, aie pitié.

De l'âme de tous nos soldats qui s'envole vers l'autre monde, ô Mère, aie pitié.

Du brancardier qui relève les blessés et les morts, ô Mère, aie pitié.

Du pauvre envahi que le barbare écrase, vole, massacre et brûle sans merci, ô mère, aie pitié.

Du prêtre, du religieux, de la soeur que l'Allemand fusille, ô Mère, aie pitié.

Des pasteurs de l'Eglise qui pleurent sur leur bercail ravagé et leur troupeau dispersé, ô Mère, aie pitié.

De l'enfant, du vieillard, de la femme, du blessé que le Teuton mutile, et fait mourir, ô Mère, aie pitié.

De la soeur qui pleure son frère, de la mère qui a perdu son fils, de l'épouse qui ne sait rien de son mari, de l'innocent qui prie pour son père, ô Mère, aie pitié.

Du foyer tout désert où la misère veille, ô Mère, aie pitié.

De la France à genoux qui a mis en toi sa confiance immortelle et attend la victoire, ô Mère, aie pitié.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

UN PASTEUR QUI A LA "BERLUE".

Le révérend Endicott, pasteur de Toronto, dans un discours au Grace Church, Winnipeg, qu'il s'efforçait de rendre sensationnel, a affirmé que la France était une nation "frivole, dégénérée, incroyante et pourrie".

Notons en passant que le **Free Press**, ce protagoniste de toutes les bonnes causes, redresseur de tous les torts, n'a pas jugé bon de protester contre cette insulte publique à l'alliée de la Grande Bretagne.

Un fils de France a tout simplement administré une tripotée à ce révérend pasteur dès le lendemain même de son élucubration. M. Buller, professeur à l'Université du Manitoba, écrivait un peu plus tard que "la plus charitable explication qui se pût donner de la déclaration du pasteur Endicott, c'était peut-être que grisé "par sa propre éloquence, il n'avait pas pesé ses paroles". Et il concluait en ajoutant avec Hood que le "mal vient souvent du manque de cervelle aussi bien que du manque de coeur".

* * *

Le pasteur Endicott n'est pas le seul de son espèce. Bien d'autres avant lui comme bien d'autres aujourd'hui s'en vont répétant, la face voilée, tout indignés: "Ah! cette France dégénérée, pourrie! Comment peut-on ne pas lui préfrer l'Allemagne?"

Meilleure et plus éloquente réponse ne saurait leur être donnée que celle jetée à un membre du Reichstag par l'**Echo Vaudois,** journal suisse-français, auquel on reprochait de favoriser la France, "nation anticléricale".

"Nous répondrons, disait l'**Echo Vaudois**, que la France que nous connaissons, malgré les lourdes fautes de ses gouvernants, reste la terre sacrée du dévouement au Saint-Siège, de la piété et de la générosité catholiques. Nous répondrons que le catholicisme n'a peut-être pas à gagner grand'chose au triomphe de soldats chez lesquels se distinguent, dans l'exaspération de la lutte, ceux qui maltraitent les prêtres et bombardent les églises, ni de leurs alliés, les Turcs, poussés aujourd'hui à la guerre sainte par ceux qui eurent la gloire, au moyen âge, de les arrêter et d'en préserver pour un temps l'Europe."

UN HOMMAGE PROTESTANT.

Au cours d'une rixe récente, provoquée en Arkansas par les violentes attaques d'un ex-faux prêtre du nom de Black, deux personnes, dont l'une ce nommé Black, ont perdu la vie. Comme on s'y pouvait attendre, quelques feuilles bigotes, dont la rage contre le catholicisme ne connaît point de bornes, se saisirent de cette affaire pour dénoncer la prétendue intolérance des catholiques blessés par d'ignobles calomnies contre leurs prêtres et leurs religieuses. Mais il semble que la mesure est comble non seulement pour les catholiques, mais même pour les honnêtes protestants de l'Arkansas. Et, croyons-nous, nulle autre conclusion ne se saurait tirer de la longue et catégorique déclaration publiée par **The Arkansas Gazette,** le journal le plus lu de tout cet état. Elle est signée par dix des principaux protestants de l'état dont l'un ex-maire de Little Rock et un autre ex-membre du Congrès. Les deux ou trois paragraphes traitant de la colère que ressentent tout naturellement les catholiques contre ceux qui attaquent notre clergé, sont un éloquent témoignage à la haute valeur morale de nos prêtres et de nos religieuses.

"**Ceux-la qui poursuivent ces attaques, écrivent les protestataires, dirigent leur venin surtout contre les moeurs du clergé catholique et des religieuses.**

"**Nous avons eu au milieu de nous un grand nombre de prêtres; s'ils ont eu de mauvaises moeurs, ils avaient une prodigieuse puissance pour les tenir secrètes. Dans une petite ville comme celle-ci, l'immoralité est vite connue et l'on montre vite du doigt les hommes et les femmes malhonnêtes. En autant que nous sachions, les moeurs du clergé catholique soutiennent la comparaison avec celle du clergé protestant; et nous sommes heureux de dire qu'elles sont excellentes.**

"**Les Catholiques ressentent profondément ces attaques généralisantes et sans mesure contre leurs chefs spirituels. Si on donnait des noms, si on portait des accusations spécifiques, on pourrait au moyen de procédures judiciaires chercher ce qu'ont de vrai ces accusations. Mais ceux-la qui portent ces accusations se bornent a des généralités pour lesquelles on ne les peut trainer devant les tribunaux.**

"**Ces attaques venimeuses contre leur clergé ne sont pas encore aussi pénibles aux catholiques que ces impardonnables assauts contre leurs religieuses. Ces sainte femmes sont le plus sublime exemple de sacrifice de soi-même que renferme ce monde. Elles ont fait le sacrifice de toutes les joies de cette vie et se consacrent a l'éducation des enfants. C'est pour elles une vie rude et pénible sans le moindre espoir de récompense terrestre. Tout catholique, a bon droit, ressent toute attaque contre leur caractère de même qu'il ressentirait toute attaque contre le caractère de sa propre soeur ou de sa mère; et c'est trop exiger que d'écouter débiter de pareilles calomnies sans protester.**"

LES CATHOLIQUES ET LA MARINE ANGLAISE.

Les lecteurs de la **Liberté** n'ont pas oublié la protestation du primat d'Irlande, le cardinal Logue, contre les inexcusables retards apportés par le War Office à la nomination d'aumôniers militaires catholiques aux régiments catholiques de l'armée anglaise. Harcelé de toutes parts, le War Office se décida à faire droit à la juste requête du cardinal Logue et à accorder aux soldats irlandais catholiques la même mesure de liberté religieuse qu'il accordait aux soldats indous.

Mais cette satisfaction—demie satisfaction comme le peuvent constater nos lecteurs,—n'a pas satisfait les catholiques d'Irlande. A bon droit, ils reviennent à la charge et demandent vigoureusement des aumôniers catholiques pour les marins catholiques. Et l'on comprend toute l'importance de cette requête en se souvenant que la flotte anglaise comprend 28,000 catholiques, soit un dizième de sa force totale. "Jusqu'ici, déclare l'**Irish Catholic,** l'Amirauté n'a permis que la nomination additionnelle de cinq aumôniers à la flotte de guerre de la Mer du Nord, d'un à la flotte de la station de la mer de Chine et d'un autre à celle de la Méditerranée." "Et même, comme le note non sans une juste aigreur l'**Irish Catholic,** ces pauvres sept prêtres ne sont pas toujours sur les navires et n'ont la permission d'être à bord que quand les commandants protestants croient leur présence nécessaire."

LE CLERGE FRANCAIS ET LA PATRIE.

Volés de leurs biens, chassés du sol natal, les religieux français ont répondu à l'appel de la patrie menacée avec un enthousiasme qui a arraché un cri d'admiration même à leurs adversaires les plus acharnés. Et dans cette page d'héroïsme, sans pareil semble-t-il, qu'écrit de son sang la France,—cette "nation dégénérée" comme l'osait nommer un prêcheur quelconque d'un temple de Winnipeg—le clergé français, ou régulier ou séculier, y écrit son nom en lettres impérissables.

Déjà au 10 janvier dernier, 282 prêtres et 80 religieux français étaient tombés sous les balles allemandes pour le salut de la France.

Morts plus sublimes se peuvent-ils offrir en holocauste expiatoire d'une patrie toujours grande.

VILAINES MANIERES D'ENTENDRE LA MESSE

Girafes — Moutons — Boeufs

Dans son beau livre sur la messe, Mgr de Ségur a un curieux chapitre sur trois classes de chrétiens qui se trouvent à l'église, le dimanche, et entendent la messe d'une manière déplorable.

Il les compare aux girafes, aux moutons et aux boeufs.

"**Les Girafes** sont ordinairement de la classe élevée. Ce sont les gens qui, sachant peut-être beaucoup de choses, peut-être aussi ne sachant pas grand'chose, dédaignent de porter un livre à l'église, ou bien ne l'osent pas, sanctifient leur dimanche par une pauvre petite messe basse, la plus courte possible, ne se mettent pas à genoux, si ce n'est à peine pour **l'Elévation** et plus souvent sur un genou que sur deux; regardent à droite, à gauche, derrière, très peu devant, du moins du côté de l'autel; prient peu ou point; causent volontiers avec le voisin, rient avec la voisine, remarquent les toilettes, et s'en vont, pendant que le prêtre récite le dernier **Evangile,** aussi pieux après qu'avant.

* * *

Les Moutons sont cette multitude de braves gens qui ont encore de bonnes habitudes religieuses, qui vont presque toujours à la messe le dimanche; qui font en gros "leur devoir" comme ils disent, qui ne comprennent pas grand'chose en dehors du labourage, s'ils sont paysans, en dehors du travail de leur métier, s'ils sont ouvriers, en dehors de leurs ménages, de leurs marmites, de leur couture et de leur tricot, si ce sont des femmes.

...Ils dorment volontiers au prône... ne se fatiguent pas à rester à genoux, ou s'ils y restent, ils ne savent pas trop pourquoi et ne pensent pas à grand'chose.

Ils donnent au bon Dieu ce qu'ils peuvent... Je ne dis pas qu'ils n'entendent pas la messe, mais ces pauvres gens-là n'ont vraiment de chrétien que le nom. Ils sont étrangers à **l'esprit du christianisme** et une paroisse, qui n'aurait pas d'autres paroissiens, serait une paroisse morte, lamentable, impossible.

* * *

Enfin **les Boeufs**... Ils ne viennent guère à la messe que par occasion, ou par une vieille routine non réfléchie. Ils y vont à Noël, à cause du réveillon; ils y vont à Pâques, parce que le jour de Pâques est le jour de Pâques... parfois, à quelque grande fête par-ci par-là.

Ils se tiennent à l'église comme de vrais sauvages, comme des brutes, et ne se doutent pas de ce qu'est la messe... C'est navrant!"

* * *

Dans ce pays-ci, heureusement, **les Boeufs** sont rares à l'église.

Les Moutons sont plus nombreux—ceux qui ne prient pas, qui ne pensent à rien, mais regardent ou dorment.

Enfin, ne trouve-t-on pas, dans nos églises, des **Girafes** mâles et femelles "qui causent, rient avec leurs voisins, s'occupent de toilettes, regardent à droite et à gauche, ne mettent qu'un genou en terre et encore?...

Les Girafes ne se tiennent pas toutes autour du bénitier de la paroisse, **bien que ce soit une de leurs places favorites; il y en a aussi dans la grande allée.**

RECOMMANDATION

Un curé du canton de Nangis (Seine-et-Marne), infirmier dans l'Est, écrit:

"Nos malades affluent toujours. Hier est mort un jeune instituteur de Paris. Il ne savait même pas une petite prière. Il s'est préparé comme il faut, pieusement, au grand voyage. Avant de mourir, il s'est confessé et a communié. Dans ses dernière recommandations, il a surtout insisté auprès de sa femme en lui demandant d'élever "chrétiennement" ses enfants. C'était touchant. Voilà le côté consolant de la guerre. Il y aura de ces retours que Dieu seul connaîtra."

EH! LA SOUPE?

—Monsieur le curé, j'ai un petit conseil à vous demander.

—Parlez, madame, j'écoute.

—C'est à propos de la soupe...

—Ah!... Ce n'est pas précisément ma spécialité; je ne m'entends bien qu'à la manger. Mais, voyons.

—Comme vous le savez, monsieur le curé, c'est le temps du carême.

—Oui, madame; je l'ai même annoncé dimanche.

—Or, je veux faire ma religion comme il faut. Ce n'est pas pour me dire meilleure qu'une autre, bien que...

—Je vous félicite, madame, sur vos bons sentiments; mais revenons à notre soupe, si vous le voulez bien.

—Vous le croirez, si vous le voulez, monsieur le curé, mais madame X. ma voisine, s'obstine à me soutenir qu'on ne peut pas, durant le carême, préparer la soupe avec de la graisse. Elle m'accuse de virer protestante, parce que je le fais. N'est-ce pas que j'ai droit d'agir ainsi?

—Parfaitement, madame. L'Eglise permet l'emploi de la graisse, au lieu de beurre, pour assaisonner les aliments, TOUS LES JOURS MAIGRES DE L'ANNEE.

—C'est bien ce qu'il me semblait. Je le lui dirai à madame X.

—J'ai précisément sous la main l'Indult du pape Grégoire XVI. Si vous voulez, je puis vous en donner lecture.

—Pas de refus, monsieur le curé. Cà me permettra de la **caler,** cette petite prétentieuse, de lui montrer qu'on n'agit pas à la légère, puisque Notre Saint-Père le Pape pense comme nous et que...

—Voici le document, madame.

Il est permis les jours d'abstinence:

1o De faire frire du poisson ou des oeufs, avec de la **graisse,** ou même du lard;

2o De faire bouillir le lard **dans la soupe,** ou d'y mettre de la graisse ou du saindoux;

3o De faire bouillir de la pâte dans la graisse, ou de faire entrer de la graisse dans la confection des pâtisseries.

Non seulement pendant le carême, mais tous les jours maigres de l'année, il est permis de servir, dans la préparation des aliments maigres, du gras de lard, de boeuf, de mouton, de poulet et autres volailles. Le gras permis ici, comme condiment, doit s'entendre dans son sens strict, c'est-à-dire détaché de la viande, à laquelle il adhère.

Voilà, madame, qui doit vous tranquilliser.

—Parfaitement, monsieur le curé; et je vous remercie.

—Quant à votre voisine, madame...

—Oh! ne vous en préoccupez pas, monsieur le curé; je lui dirai ce que le Pape...

—Bonsoir, madame.

LES VOYOUS ANARCHISTES

Un prêtre de l'Ardèche se hâtait vers la gare. Tout à coup, sur son passage, il entendit une injure grossière. Il s'arrête, et s'adressant à l'auteur de l'insulte, un jeune anarchiste d'une trentaine d'années: "Mon ami, lui dit-il, quand partez-vous?—Mais, dit, celui-ci, assez interloqué, je suis réformé, je ne pars pas.—Eh! bien, moi, je pars pour rejoindre mon corps. N'ayez pas du moins la lâcheté d'insulter ceux qui vont se faire tuer pour vous!"

CE SONT TOUJOURS LES MEMES QUI SE FONT TUER.

Il y en a qui collectionnent les blessures et c'est une collection glorieuse entre toutes. Le record à ce sujet parait bien détenu par le caporal Louis Landon, de la 1re compagnie du 100e régiment d'infanterie actuellement en traitement à l'hôpital général de Tours. Ce brave soldat n'a pas reçu moins de 132 blessures, chiffre constaté par le chirurgien qui le soigne.

LES ALLIES ANNONCENT LE BLOCUS DE L'ALLEMAGNE

"Aucune marchandise n'entrera plus en Allemagne, aucune n'en sortira", déclare M. Asquith à la chambre des communes

Londres, 2.—M. Asquith, premier ministre d'Angleterre, a officiellement annoncé aujourd'hui à la chambre des communes l'établissement virtuel d'un blocus des côtes allemandes, en réponse aux attaques des sous-marins allemands sur le commerce maritime.

Le projet des gouvernements alliés, en ce qui concerne la régulation du commerce maritime, à destination des pays hostiles ou en provenant, comprend l'arrêt complet de ce commerce sans toutefois mettre en danger les navires neutres et leurs équipages.

A la chambre des communes, M. Asquith fit procéder la lecture de la déclaration officielle des quelques paroles suivantes:

"Cette déclaration explique en termes suffisamment clairs et précis la façon dont nous envisageons non seulement nos droits mais nos devoirs."

Voici cette déclaration "in extenso".

"L'Allemagne a déclaré "zone de guerre" la Manche, les eaux qui baignent les côtes nord et ouest de la France et celles qui entourent les îles Britanniques, et a donné avis officiellement que tous les navires ennemis trouvés dans cette zone seraient détruits et même les navires neutres pourraient y être exposés à des dangers. Ceci équivaut à dire que tout navire marchand, sans considération de son équipage, de ses passagers et du pavillon sous lequel il navigue, sera torpillé à vue. Comme l'amirauté allemande est hors d'état de maintenir dans ces eaux des navires qui voguent à la surface de la mer, seuls les sous-marins peuvent attaquer les navires de commerce. Les lois et les usages des nations, en ce qui concernent les attaques contre le commerce maritime, ont toujours admis que le premier devoir de celui qui a capturé un navire de commerce est de l'amener devant un tribunal des prises où son procès a lieu en due forme et où les neutres peuvent, dans certains cas, rentrer en possession de la cargaison qui leur appartient. La destruction en mer des prises est en elle-même un acte contestable, auquel on ne doit se livrer que dans des conditions extraordinaires et après avoir assuré le sauvetage de l'équipage et des passagers.

"C'est au navire agresseur qu'il appartient bien entendu de distinguer un navire neutre d'un navire ennemi et aussi entre une cargaison neutre et une cargaison ennemie Son devoir est de vérifier l'origine du navire et de la cargaison et de mettre en lieu sûr tous les papiers du bord avant de couler ou de capturer un navire. De même, les lois de l'humanité imposent à tout belligérant le devoir et l'obligation d'assurer le sauvetage de l'équipage du navire marchand capturé, qu'il soit neutre ou ennemi.

"C'est sur ces règles que se sont basées toutes les discussions des lois destinées à réglementer la guerre maritime. Les sous-marins allemands ne se conforment à aucune de ces obligations et ne commandent même pas les eaux dans lesquelles ils opèrent. Ils ne remettent pas leurs captures entre les mains d'un tribunal des prises. Ils n'emplirent aucun moyen efficace de reconnaître les navires neutres des navires ennemis. Ils ne prennent pas à leur bord, pour les sauver, les équipages des navires qu'ils coulent. Leurs méthodes de guerre sont donc entièrement hors des lois internationales établies pour réglementer les opérations contre le commerce maritime en temps de guerre.

"La proclamation allemande remplace la capture réglementée par la destruction aveugle. L'Allemagne a adopté cette méthode contre les pacifiques navires de commerce et les non-combattants avec le but avoué d'empêcher les marchandises de toute nature, y compris les vivres destinés aux populations civiles, de pénétrer en Angleterre et dans le nord de la France ou d'en sortir.

"Les adversaires sont donc forcés d'adopter des mesures de représailles, pour empêcher, de leur côté, toutes les marchandises de pénétrer en Allemagne ou d'en sortir.

"Toutefois, ces mesures seront mises à exécution par les gouvernements anglais et français sans faire courir de risques aux navires neutresh ou aux vies des non-combattants et d'une manière strictement conforme aux lois de l'humanité. Les gouvernements anglais et français se considèrent donc libres d'arrter ou d'amener dans un port tous les navires transportant des marchandises dont la destination, la propriété ou l'origine semble être ennemie.

"Ils n'ont pas l'intention de confisquer ces navires ou ces cargaisons à moins qu'ils ne soient susceptibles d'être confisqués pour d'autres raisons. Ni les navires qui ont pris la mer avant cette date, ni leurs cargaisons ne tombent sous le coup de cette déclaration.

"Voilà notre réponse."

L'amiral lord Beresford a prié le premier ministre de dire si les Allemands qui se livraient aux attaques sous-marines ou aux raids sur des villes ouvertes seraient poursuivis pour meurtre s'ils étaient capturés. M. Asquith a refusé de faire à ce sujet aucune réponse définitive, mais a dit:

"Il n'est pas douteux que le gouvernement ne prennen en sérieuse considération de déterminer quelle est, vis-à-vis des lois internationales, la situation des individus engagés dans ces opérations."

* * *

Washington, 2.—M. Jusserand, ambassadeur de France, et sir Cecil Spring Rice, ambassadeur d'Angleterre ont eu aujourd'hui une longue conférence avec M. Bryan, secrétaire d'Etat. Au cours de cet entretien chacun des ambassadeurs a remis à M. Bryan une note de son gouvernement.

Le texte de la note anglaise est presque textuellement semblable à celui de la note française.

* * *

Ces deux notes ne font que répéter, pour ainsi dire mot pour mot, la déclaration que M. Asquith a lue à la chambre des communes, déclaration dont nous donnons plus haut la teneur.

LE DISCOURS DE M. ASQUITH

"Ce n'est pas le moment de parler de paix"

Londres, 2.—Après avoir terminé la lecture de la déclaration du blocus, dont la conclusion fut accueillie par les applaudissements prolongés, non-seulement de tous les parlementaires présents, mais aussi de la foule qui se pressait dans les galeries, M. Asquith prononça un discours dans lequel il passa en revue les principales questions soulevées par l'état de guerre

Parlant de la publication des documents officiels par les différentes puissances, il dit:

—Ces publications ne laissent aucun doute, dans les esprits impartiaux, que la responsabilité de cette guerre n'incombe pas à notre pays."

Plus loin, M. Asquith dit qu'en plus des 250 millions de francs déjà prêtés à la Belgique, et des 20 millions de francs prêtés à la Serbie, de nouveaux prêts à faire à ces pays étaient à l'étude.

Il dit encore qu'actuellement, la guerre coûtait à l'Angleterre 38 millions de francs par jour de plus qu'on ne dépensait en temps de paix et que cette somme atteindrait 42 millions de francs par jour vers le 1er avril.

Le premier ministre parla ensuite des opérations navales contre la Turquie. Il dit qu'elles étaient une preuve de plus de l'intimité de la coopération des alliés.

Il fit allusion "au superbe contingent de la marine française, qui partage, avec les escadres anglaises, la gloire et les hasards de cette entreprise."

M. Asquith termina son discours par les paroles suivantes:

—A aucun moment, depuis le commencement de la guerre, le gouvernement n'a eu autant de confiance dans la victoire finale des alliés. Quand la victoire viendra, ce sera une victoire durable.

"Ce n'est pas le moment de parler de paix. Ceux qui en parlent sont victimes de leurs propres illusions. Les alliés ne remettront le glaive au fourreau que lorsqu'ils auront atteint complètement le but qu'ils se sont fixé lorsqu'ils sont parttis en guerre."

DANS LES DARDANELLES

La flotte alliés pénètre jusqu'aux fort intérieurs.—La panique a Constantinople

Londres, 2.—Une dépêche de Salonique dit que les pertes turques, au cours du bombardement, se sont montées jusqu'ici à cinq mille morts et blessés.

Des trains de troupes de Constantinople encombrent les voies du côté européen et les blessés turcs se trouvent derrière les forts sans être soignés.

La flotte alliée, la plus grande qui ait été jamais rassemblée pour effectuer un bombardement, a pénétré de vingt-cinq kilomètres dans les Dardanelles.

Un phare au sud du fort Kilid Bahr, du côté européen, a été démoli.

Lançant des projectiles de 1,950 livres, le dreadnought géant "Queen-Elizabeth" a déjà causé de grands dommages au fort lui-même, un des plus puissants de l'Europe orientale.

D'autres nouvelles disent qu'au moins un navire du même type que ce navire possède des canons de 38 centimètres.

L'amirauté a refusé de confirmer cette nouvelle. Depuis bien des semaines, rien n'a été publié sur les mouvements des plus récents dreadnoughts.

Des monoplans français font des reconnaissances au-dessus des plaines de l'ancienne Troie.

Des combats ont été engagés à un kilomètre et demi du tombeau d'Achille, entre des compagnies ded ébarquement et des détachements d'infanterie turque.

Des avis venant de Sofia, passant par Rome, annoncent l'arrivée à Sofia d'officiers allemands se rendant de Constantinople à Berlin.

Ils disent que, depuis l'arrivée des soldats blessés ramenés des forts des Dardanelles, Constantinople est pris de panique; les habitants craignent la destruction de la ville.

On a annoncé dimanche que Djemel pacha, commandant du corps expéditionnaire turc contre l'Egypte, a été rappelé pour prendre en mains la défense de Constantinople.

Le manteau du prophète et autres trésors religieux de la capitale, ainsi que le harem du sultan, ont été envoyés de l'autre côté du Bosphore, à Brousse, en Asie Mineure, où la capitale doit être transférée lorsque les navires alliés deviendront trop dangereux pour Constantinople.

D'après une information diplomatique, la décision du gouvernement turc de déplacer sa capitale pour Brousse est en opposition directe avec les désirs de Berlin. Le kaiser, dit-on, est opposé à tout transfert de la capitale, mais s'il devenait urgent de quitter Constantinople, il serait d'avis de transporter la capitale à Andrinople et non de l'autre côté du Bosphore, en Asie.

D'après des nouvelles reçues, le sultan et son gouvernement semblent avoir commencé le transfert de la capitale en Asie.

* * *

Londres, 2.—Le bureau officiel de la presse a publié la note suivante du secrétaire de l'amirauté disant que les opérations sont retardées par le mauvais temps:

"Les opérations dans les Dardanelles sont encore retardées par le mauvais temps.

"Une forte tempête, soufflant du nord-est, accompagnée de pluie et de brouillard, rend difficile le tir à longue portée et les reconnaissances en aéroplane."

Un bulletin, publié par l'amirauté, dit que pendant l'attaque des forts des Dardanelles, dans la journée de vendredi, un matelot fut tué et trois autres furent blessés sur le cuirassé "Vengeance".

LE FORT CHANAK BOMBARDE

Paris, 3.—Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas dit que le bombardement des forts intérieurs du détroit des Dardanelles a été repris hier à dix heures du matin. Un amiral russe, délégué pour assister à un conseil d'amiraux a rejoint la flotte alliée, par voie de Dédé Aghatch, port de mer de la Turquie d'Europe et station terminus de la ligne Andrinople-Salonique.

D'après une dépêche de l'agence Havas, les canons de la flotte alliée ont détruit les batteries du fort Kilid Bahr et du fort Soltanich (Chanak Kalesi) qui gardent l'entrée de la partie la plus étroite du détroit.

On a appris de Mitylene et Tenedos, que plus de 100,000 Turcs avaient été postés le long de la côte de Gallipoli, formant une péninsule située près de la mer de Marmara, à environ 200 kilomètres de Constantinople.

* * *

Londres, 3.—Des dépêches d'Athènes annoncent que la flotte anglo-française attaquant à nouveau les forts turcs placés à l'intérieur des Dardanelles a démantelé en partie le fort Chanak, sur la côte asiatique. Le fort de Kilid Bahr, sur le côté européen, a aussi été fortement endommagé.

Les mêmes dépêches ont annoncé que les succès remportés par les alliés dans le bombardement des forts des Dardanelles, sont maintenant connus des habitants de Constantinople. Plusieurs démonstrations en faveur d'une paix immédiate ont, dit-on, été réprimées par la police.

Les dépêches d'Athènes ajoutent que les canons du fort de Kilid Bahr, ont répondu énergiquement au feu des flottes alliées. On annonce qu'une partie du fort Chanak était démolie, et que le feu des canons qui restent devient de plus en plus faible.

Les deux forts attaqués actuellement par les alliés, sont situés à environ 25 kilomètres à l'intérieur du détroit.

Essad Pacha, qui s'est distingué dans la première guerre des Balkans, en défendant Zanina, a pris le commandement de l'armée turque, que l'on concentre à la hâte sur la côte asiatique du détroit.

LA BATAILLE DES DÉTROITS

La flotte russe de la mer Noire se dirige vers le Bosphore

Londres, 6. — Une dépêche de Rome dit que la flotte russe de la mer Noire se dirige à toute vapeur vers le Bosphore. Le correspondant du "Giornale d'Italia" à Bucharest, télégraphie que la flotte russe est passée devant Burgas, Bulgarie.

L'escadre russe de la mer Noire se compose de trois cuirassés de 12,800 tonnes portant des canons de 30 centimètres — "l'Ievstafi", le "Pantelimon" et l'Ioann-Zlatoust". En plus de ceux-ci se trouvent le vieux cuirassé de 12,540 tonnes "Tria-Sviatitelia", ainsi que le "Georgi-Pobiedonosets" et le "Rosilav".

Des nouvelles de Rome disent que l'escadre française, bombardant les forts turcs du golfe de Saros, près de l'isthme de Bulair, a détruit les principaux forts. Des aviateurs ont signalé la portée aux artilleurs français d'une façon si précise que c'est à peine si quelques projectiles ont manqué leur but. Le bombardement a fait subir de grosses pertes à la garnison turque.

Une flotille de petits bateaux, accompagnant l'escadre française tente maintenant de mettre à terre des compagnies de débarquement pour s'emparer du chemin de fer conduisant à Constantinople.

* * *

Paris 6. — Le ministre de la marine a publié la nuit dernière le communiqué officiel suivant:

"Les opérations méthodiques entreprises contre les défenses des Dardanelles ont continué le 3 mars en dépit d'un vent gênant du nord-est.

"De nombreux bateaux de pêche ont dragué le détroit en entier, depuis son entrée jusqu'au sud de Derech (situé sur le côté européen en face de Dardanus) de manière à permettre aux navires de guerre, bombardant Chanak Kalesi (fort Sultanie) d'avancer en sécurité.

"Le poste d'observation de Kaba Tepeh (sur la côte de la mer Egée) a été détruit par un croiseur. A différents points sur la côte, des batteries de campagne et des détachements ont été canonnés par les navires des alliés.

"Sur la côte de Syrie le croiseur français "D'Entrecasteaux" a démoli le sémaphore D. à Assos (sur le golfe d'Adramyti, au nord de l'île Mitylène) et le cuirassé "Jauréguiberry" a détruit le dépôt de pétrole de Saïda (en Palestine à environ quarante-cinq kilomètres au sud de Beyrouth)."

Berlin, 6. — Une dépêche de Constantinople à l'agence des Nouvelles officielles allemandes annonce qu'un des torpilleurs des alliés a été coulé dans les Dardanelles par des artilleurs turcs. En rendant publique la dépêche l'agence déclare que cette nouvelle n'a pas été confirmée officiellement.

SAINT-LEON

Mme Frédéric Lafrenière, partie il y a deux semaines pour un voyage à Montréal, Toronto, Lafontaine, etc., nous écrit qu'elle a visité son frère, le Dr Marchildon, de Montréal, et doit se rendre à Lafontaine, où demeurent plusieurs de ses frères et soeurs.

LETTRE D'UN CONVERTI

Un soldat converti se félicite d'avoir retrouvé la foi et écrit à son curé:

"Combien je suis heureux d'avoir suivi vos conseils, d'avoir repris le bon chemin, car c'est cela qui me donne du courage! Beaucoup qui ne pensaient pas à Dieu jusqu'à maintenant, sur le champ de bataille, en face de la mort, lèvent les yeux au ciel et disent: "Mon Dieu, mon Dieu, Jésus, pardonnez mes péchés!" Que c'est bon d'avoir compris, bien avant que de mourir, qu'il fallait aimer Dieu... Combien, M. le Curé, je suis heureux d'avoir compris les belles choses que vous avez voulu me faire aimer! Je ne saurais vous le dire assez. Aussi je prie matin et soir, toute la journée, et je demande à Dieu que la balle qui me frappera me fasse souffrir, pour le pardon de mes péchés, comme Lui a souffert pour nous, pauvres pécheurs."

L'agonie du "Blücher"

Le croiseur cuirassé allemand Blücher fut coulé par les Anglais dans la bataille livrée le 24 janvier au nord de l'île hollandaise d'Ameland. Un correspondant du "Times" qui s'est entretenu avec les survivants du navire, publie ce dramatique récit de ses dernières heures:

EN PROVINCE

Certains de nos correspondants abusant de notre libéralité, nous avons décidé de n'accepter à l'avenir que les correspondances accompagnées du nom du correspondant. Comme dans le passé, ce nom ne sera pas donné dans le journal; il nous permettra de constater les correspondants sérieux et ceux qui ne le sont pas. Autant que possible écrire à l'encre et sur un seul côté de la feuille.

LAURIER

Lettres anonymes!

Tel est le titre d'un article qui m'est tombé sous la main ces jours derniers. Je ne puis résister à la tentation d'en publier un extrait. C'est pourquoi je sollicite la bienveillante hospitalité des colonnes de la **Liberté**. Lorsqu'un jour on demandait à l'auteur de cet article ce qu'il pensait des lettres anonymes, il répondit:

"C'est une lâcheté!" Avait-il raison? J'ose avancer qu'il n'avait pas tort. Voyons, avec lui, combien il y a de sortes de lettres anonymes.

"1o Les lettres charitables, inspirées par le désir de faire du bien, de rendre un service.

"2o Les lettres badines, plaisantes, écrites dans le but de mystifier un ami, sans la moindre intention de blesser.

"3o Les lettres méchantes: menaces, dénonciations, calomnies, médisances et perfidies."

A mon avis les premières sont dignes d'éloges, les secondes peuvent être tolérées, mais les troisièmes sont des lâchetés qu'on ne devrait jamais rencontrer chez nos anadiens. Nous laisserons de côté les deux premières pour s'occuper des lettres de la troisième catégorie, dont le rôle funeste est très étendu.

Comment devons-nous traiter ces lettres?

Ecoutez plutôt ce que dit l'article déjà mentionné.

"En général il vaut mieux pas prendre connaissance d'une telle lettre, lorsqu'on s'aperçoit, en l'ouvrant, qu'elle ne porte aucune signature. C'est presqu'héroïque ce qu'on demande là! Qui de nous a un caractère assez bien trempé pour résister à la tentation ou encore, après l'avoir lu, s'en moquer et n'y plus songer."

Tout courageux et résolus que soient les destinataires de ces lettres, ils ne peuvent que difficilement rejeter en bloc leur contenu.

Cependant je ferai remarquer au détriment des émissaires de ces lettres, qu'ils sont nombreux ceux qui lorsque ces dernières leur sont échouées les jettent au panier sans plus s'en préoccuper. Maintenant que faut-il penser des auteurs des lettres anonymes? Je laisse une plume plus éloquente que la mienne, vous renseigner sur ce sujet.

"La troisième catégorie des lettres anonymes inspire beaucoup d'horreur aux honnêtes gens, qui considèrent comme un crime odieux de frapper un accusé privé de la possibilité de se défendre; aussi les âmes loyales reculent-elles instinctivement, cependant que les âmes jalouses, envieuses, les coeurs dépravés ou les esprits bornés, les caractères lâches, perfides et rampants se décident vite à prendre ce moyen détourné de satisfaire leurs basses passions, sans même penser aux affreuses conséquences de leur perfidie.

"Une chroniqueuse de Québec, ajoute-t-il, parlant à des femmes, écrit: Se cacher pour accuser, pour blesser, quelle lâcheté! Elles restent dans l'ombre, parce que c'est leur élément préféré; elles craignent la lumière, parce qu'elles tremblent qu'on leur arrache leur masque de fausse vertu et qu'on lise sur leur front effrayé le stigmate: Empoisonneuses."

Et il continue: "Un autre écrit: L'acte de l'individu qui fait métier d'envoyer des lettres anonymes est tellement inconcevable, dénote une telle aberration, que je me prends à douter qu'il ait toutes ses facultés."

En voilà assez pour montrer que les lettres anonymes accusatrices, sont des bassesses et que ceux qui les écrivent sont des gens dont le voisinage n'est pas recommandable.

Puissent ces quelques lignes, jetées sur le papier au fil de la plume, tomber sous les yeux d'une ou d'un de ces malheureux que la jalousie a aveuglés au point de s'abaisser jusqu'à vouloir traîner dans la boue la réputation de quelqu'un de leur prochain. Et si cette lecture leur avait inspiré une pensée salutaire, je serais content de ce succès et je compterais n'avoir pas perdu mon temps.

A. Marquis.

FISHER BRANCH

Le "whist drive" organisé par Mlle M.-C. Couture eut lieu samedi dernier dans le salon de l'hôtel du village. Cette soirée fut un succès complet. Les recettes dépassèrent l'attente de l'organisatrice et tous les participants s'amusèrent à leur gré jusqu'à une heure avancée de la nuit.

De magnifiques prix furent donnés aux gagnants. Mlle J. Bremault gagna le premier prix des dames et M. W. Grégoire celui des messieurs. Les prix de consolation allèrent à Mlle Dora Gagné et M. Chs Scarampi. Il y eut musique et chant avant et après la partie de cartes, Miles Couture et Brémault jouant du piano tour à tour et ils accompagnèrent plusieurs chants patriotiques qui furent chantés en choeur par les assistants.

Un délicieux goûter fut servi par Mme Delphis Ménard et la soirée se termina par l'air national O Canada.

Tous les jeunes gens de la localité se firent un devoir de se rendre à cette soirée et ils offrirent leur obole de grand coeur. Ainsi Fisher Branch sera sur la liste d'honneur de ceux qui ont contribué au Fonds Patriotique.

Il est regrettable qu'une seule personne de notre village n'ait pu se joindre à ses amis pour s'amuser fermement. Elle fut prise d'un violent mal de tête vers sept heures et demie samedi soir et elle fut obligée de rester à sa chambre toute la soirée.

Il dut être pénible pour cette personne d'entendre ses amis rire aux éclats et jouer aux cartes avec entrain. Comme cette personne était la seule qui jusqu'ici nous eut déclaré ses talents musicaux, elle croyait sans doute que nous ne pourrions pas avoir de musique et elle dut être sur des charbons ardents en pensant que sa fâcheuse maladie diminuerait l'entrain de la soirée. Mais par bonheur d'autres talents tout aussi brillants que le sien se découvrirent chez quelques-unes des demoiselles présentes et nous osons dire que son absence passa inaperçue.

Il est à désirer que cette maladie ne se communique pas aux gens du voisinage, car comme dit le proverbe: Le mal de tête est le mal des bons esprits et les fous s'en plaignent.

* * *

Nous sommes maintenant certains d'avoir la cour de comté dans notre village. Cela évitera bien des voyages à Saint-Laurent et aussi bien des dépenses.

* * *

M. Jos. Malkowitch se fait construire un allonge à son magasin. Comme il a déjà un bon stock en mains, il aura le magasin le plus important de notre village lorsque sa nouvelle bâtisse sera terminée.

* * *

La guigne suit certainement M. A.-E. Millier, marchand. Après avoir échappé son cheval et brisé sa voiture hier soir en revenant de prendre son souper, il fut mordu par le chien de Oxford Bros. Il a une horrible plaie au-dessous du genou et ce matin il lui est impossible de marcher. On craint l'empoisonnement du sang.

* * *

Miles Delia et Albertine Larance sont revenues de leur promenade à Vannes, Man.

* * *

M. Augustin Beauchamp est revenu d'un voyage à Winnipeg.

* * *

Le constable provincial de notre localité, aidé du garde-chasse, est allé à Broad Valley pour chercher un Galicien qui avait tiré un coup de fusil sur un autre, mais le coupable leur a glissé entre les mains et ils sont revenus avec leur petit bonheur.

* * *

Le cheval de M. W. Secours est assez gravement estropié. Il est sous les soins de M. Ben Benoit.

* * *

M. Elie Tougas dont la maison passa au feu l'automne dernier s'est bâti un "shack" sur sa terre et il est maintenant occupé à charroyer du bois de sciage pour se rebâtir une grande maison.

* * *

MM. Ed. Methol et W. Grégoire lancent un défi à tous les joueurs de cribbage des alentours. Ils seront prêts à jouer n'importe qui de une heure à cinq heures tous les après-midis.

* * *

M. G.-P. Ménard s'est acheté une voiture spéciale pour aller travailler son "claim" dans le district de Rice Lake. Il doit partir avec les experts la semaine prochaine et nous lui souhaitons qu'il revienne chargé d'or.

* * *

M. Ovila St-Godard est à se charroyer du bois pour se bâtir une maison dans le village.

* * *

Le voyageur de la maison Robinhood Cie était ici cette semaine et il a vendu deux chars de farine à M. A.-E. Millier, ainsi qu'un char de blé-d'inde.

* * *

M. Millier a reçu un gros assortiment de tabacs. Tout en voulant faire de bonnes affaires il veut aussi se montrer canadien-français et patriote. Il tient le tabac canadien en feuilles et aussi le tabac en paquets, portant les noms de Richelieu, Tricolore, Montcalm, Napoléon, Boisvert, etc.

Noirot.

SAINT-ADOLPHE

M. et Mme E. Granger, de Lorette, sont arrivés la semaine dernière pour résider parmi nous; c'est avec plaisir que nous leur souhaitons la bienvenue.

* * *

Mme Pierre Sèves, de Saint-Boniface est l'hôte de son amie, Mme Lévi Courchaine.

* * *

Mlle Maria Champagne, de Saint-Norbert, est venue passer une semaine en visite chez sa soeur Mme C. Gauthier.

* * *

M. Antonio Toupin, de Sainte-Agathe, était de passage ici jeudi dernier en voyage d'affaires.

* * *

M. Philias Lagassé, préfet de la Municipalité Ritchot, s'est rendu la semaine dernière à la convention pour les bons chemins, qui a eu lieu au Collège Agricole de Saint-Vital.

* * *

Robert est anxieux de voir la glace disparaître; on dit qu'il a hâte de tirer sur le câble.

Gaston.

LE PAS

Mme Louis Bacon ouvrait magasin, samedi, dans sa maison située sur l'avenue Fischer, près de l'ancien magasin de M. Louis Bacon.

* * *

M. Henri Gendron s'est grièvement blessé au pied en coupant du bois, samedi. Il demeure à la maison de pension de P. Lafontaine.

* * *

MM. F. Godbout, Jos. Fredette et Jos. Desmeules arrivaient en ville dimanche matin. Ils travaillaient cet hiver à placer le fil téléphonique le long du Hudson Bay Railway. Ils rapportent avoir placé les fils plus loin que les rapides du Manitou et de l'autre côté de la rivière Nelson.

* * *

M. J.-M. Poirier transporte la bâtisse qu'il a vendu à M. V.-R. Ogier. Cette bâtisse était située sur l'avenue Taylor. M. Poirier la transporte sur l'avenue Edwards, près de l'hôtel Opasquia. M. Ogier a l'intention de tenir son dépôt de farine dans sa nouvelle bâtisse aussitôt qu'elle sera placée.

* * *

M. et Mme J. Lavertue faisait baptiser trois bébés, dimanche. M. et Mme P. Cuillerier étaient de cérémonie comme parrain et marraine pour les trois bébés dont deux filles et un garçon, qui reçurent les noms de Véronique, Cécile, et le garçon d'Antoine.

* * *

Les premières charges pour le transport des machineries de la Beaver Lake Mining Co. partaient samedi. Chacune des charges ne pesait pas moins de 5,000 livres.

* * *

M. R. Arial ouvrira prochainement une maison de pension sur l'avenue Patrick. En ce moment, il installe la lumière électrique dans sa bâtisse.

* * *

La license pour la vente des liqueurs fortes était accordée à l'hôtel Opasquia, mercredi le 3 mars.

* * *

Mercredi prochain, les terrains situés autour des lacs Clearwater et Cormorant seront ouverts pour les entrées d'homesteads.

* * *

La force motrice que l'on pourrait obtenir de la rivière Nelson a été estimé à 6,859,000 chevaux, distribuée dans onze rapides.

* * *

M. E. Bélanger, un des six qui s'étaient égarés en revenant de Port Nelson et pour la vie desquels on avait eu de grandes inquiétudes, prenait le train mercredi, en route pour Lawrence, Mass., où sa famille demeure.

* * *

M. Ed. Boulet, demeurant 783 rue Laurier, M. W. des Rosiers, demeurant 362, rue Chambord, M. C. Briand, 974 boulevard Rosemont, et M. H. Turgeon, de Montréal, sont de passage en ville, allant à Port Nelson, où ils vont travailler de leur métier de charpentier.

* * *

M. Fortunat Lafontaine, frère de MM. G. et P. Lafontaine, arrivait de Saint-Jean-Baptiste, jeudi. C'est son intention de demeurer au Pas.

* * *

M. et Mme Eugène Boileau étaient de cérémonie comme parrain et marraine à un petit sauvage qui était baptisé jeudi soir et qui reçut le nom de Samuel. Son nom de famille est Constant.

* * *

Le Conseil de ville a décidé de construire un pont pour piétons et voitures pour communiquer avec l'île de la mission. Le pont commence au bas de l'avenue Edwards et aura une longueur de 210 pieds.

* * *

Il est un fait certain que la découverte des mines d'or du lac Herb est exacte. Des autorités versées dans la matière disent qu'il n'y a aucun doute qu'il y ait de l'or en assez grande quantité dans ces parages.

* * *

Il y a plus de fourrures prises cette année, au Pas, que les années précédentes. Toutefois elles n'ont pas tant de valeur, le marché étant très bas, à cause de la guerre européenne.

* * *

Le matériel requis pour la construction des appareils de chauffage et d'éclairage pour les terminaux du Hudson Bay Railway a été estimé à environ $35,000.

* * *

Un essai récent d'un morceau de quartz pris sur une concession du lac Herb a donné une valeur en or de $28 la tonne. Il y a environ une centaine d'hommes dans les environs prenant des concessions et travaillant avec enthousiasme pour trouver l'or.

* * *

Les personnes désirant obtenir des informations sur Le Pas et ses environs pourraient s'adresser à M. A. Pelletier ou à M. D.-F. de Tremaudan, qui s'empresseront de donner les informations voulues.

BEDFORD

Mme Jos. Burelle, de Saint-Pierre Jolys, Man., est en promenade chez ses parents.

SAINT-JEAN-BAPTISTE

Mlle Anna Herie est revenue d'une visite à Joliette, N. D., jeudi le 25 février, chez M. J.-L. Pariseau. Elle nous semble très satisfaite de cette promenade.

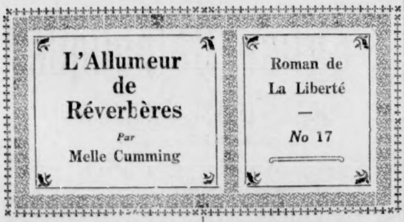
Naissance. L'épouse de M. Joseph Provost, un fils, né le 26 février, baptisé le 27, Joseph-Michel-Norbert-Edmond. Parrain et marraine, M. Michel Provost et Mlle Joséphine Provost.

Nouvelliste.

LA BROQUERIE

M. Aristide Rocan est de retour de la petite paroisse de Bedord, où il a été invité à aller instruire Mme Chs Desgagné de la nouvelle entreprise dont elle s'est chargée. Elle a beaucoup de difficultés à comprendre. Il s'agit maintenant d'un Maître de Poste nouveau. Espérons qu'elle réussira.

Un ami.



Elle a constamment vécu si retirée, qu'elle n'a point un seul ami dans toute la ville, et qu'il n'y a véritablement que moi qu'elle consentit à admettre si volontiers dans son intérieur. Elle est habituée à moi et m'aime véritablement; elle ne se gêne pas en ma présence, et permet volontiers que je lui aide, quoiqu'elle m'ait répété bien souvent dans ces derniers temps que j'étais une dame, et que je n'entendais plus rien à la besogne. De plus, elle sait que j'ai une certaine influence sur l'esprit de son père; j'ignore pourquoi, mais le fait existe. Ce vieillard d'ailleurs m'affectionne parce que je lui rappelle son petit-fils Willie, avec lequel il m'a vue si souvent à l'époque où nous étions encore enfants tous deux. Enfin je n'ai pas besoin de vous développer davantage mes raisons d'agir, vous les comprenez, j'en suis sûre. Mais, quoique ma résolution fût bien prise en venant ici, lorsque je vous ai vue et que j'ai pensé qu'il fallait vous quitter, j'ai senti mon courage m'abandonner.

Gertrude n'en put dire davantage; et appuyant sa tête sur l'épaule d'Emily, elle se mit à pleurer abondamment.

—Ma chère Gertrude, lui répondit Emily avec émotion, nous avons vécu bien heureuses ensemble, et je suis bien triste de cette séparation. Il me semble que c'est la meilleure partie de moi qui s'en va. C'est au moment de vous quitter que je sens plus que jamais combien je vous aime. Le sacrifice que vous accomplissez vous a rendue plus chère encore à mes yeux, et, loin de vous détourner d'une mission aussi sainte, je vous admire et vous y encourage. Vous êtes dans le sentier du devoir, Gertrude, et, quelque rude qu'il soit à gravir, vous serez récompensée par le témoignage de votre conscience.

Au moment où Emily finissait de parler, elles furent abordées par une domestique qui leur annonça que mistress Bruce et son fils étaient au salon, et demandaient à leur parler.

—Je ne puis me rendre au salon dans l'état d'émotion où je suis, dit Gertrude.

—Alors, répondit miss Emily, je vais rentrer avec Katy; vous pouvez remonter à votre chambre sans être vue; je vous excuserai auprès des deux visiteurs; et quand vous serez un peu plus calme, vous viendrez nous rejoindre.

XX.—Plans contrariés.

Lorsque Gertrude entra dans le salon une demi-heure après Emily, il ne restait plus sur son visage aucune trace d'agitation. En la voyant madame Bruce lui fit un signe d'amitié, M. Bruce se leva et lui offrit son siège, tandis que M. Graham lui montra une place vacante près de lui, l'engageant poliment à s'y asseoir.

Gertrude, tout en remerciant ces deux messieurs de leur politesse, fut se placer sur un canapé près de la porte vitrée. Elle fut bientôt rejointe sur ce siège par M. Bruce, qui, se laissant tomber à côté d'elle avec la nonchalance qui lui était particulière, entra bientôt en conversation.

M. Bruce était ce même jeune homme que nous avons vu quelques années auparavant coiffé d'une calotte de velours, et faisant sa sieste sur le gazon. Depuis cette époque, il avait fait un voyage en Europe; il en avait rapporté une moustache retroussée, un habit fait à Paris, et de certaines manières affectées, toutes choses qui ne contribuaient pas peu à relever encore la bonne opinion qu'il était très porté à avoir de lui-même.

—Ainsi, dit-il en s'adressant à Gertrude, vous avez passé toute la journée à Boston, miss Flint.

—Oui, à peu près.

—N'avez-vous pas trouvé que la chaleur était excessive?

—En effet, il faisait très-chaud.

—Quant à moi, je devais aller à la ville pour quelques affaires qui concernent ma mère, et je n'en ai pas eu le courage.

—La chaleur a donc été plus forte que vous?

—Vraiment oui.

—Que je vous plains! fit observer Gertrude avec un accent empreint plus encore d'ironie que de compassion.

M. Bruce considéra Gertrude, afin de juger d'après l'expression de son visage si elle parlait sérieusement ou non; mais on n'avait point encore allumé dans le salon, il commençait à se faire tard, et M. Bruce dut rester dans l'indécision.

—Je déteste la chaleur, reprit-il après un moment de silence, et je ne vois pas pourquoi je m'y exposerais sans nécessité.

—Je croyais cependant vous avoir entendu parler d'affaires importantes...

—Oh! mon Dieu, ce n'étaient que des affaires pour ma mère; il n'y avait là, je pense, rien de bien intéressant; mais j'ignorais que vous fussiez dans la voiture, sans quoi j'aurais persévéré dans mon premier projet, pour avoir le plaisir de me promener avec vous dans Washington street.

—Je n'ai point été à Washington street.

—Mais vous y seriez allée si vous aviez eu une escorte convenable...

—Si j'avais été obligée de m'écarter de ma route pour plaire à la personne qui m'aurait accompagnée, vous conviendrez que l'avantage d'avoir une escorte eût été acheté un peu cher! dit Gertrude en riant.

Le jeune homme se mordit les lèvres.

—Ainsi, miss, ajouta-t-il, vous n'agissez jamais sans motif. Pouvez-vous me dire alors quel est celui qui vous détermine à porter ce grand chapeau à larges bords dont vous vous servez quand vous êtes au jardin?

—C'est une ancienne habitude que j'ai adoptée il y a quelques années par des motifs de commodité, et que j'ai conservée depuis en dépit des nouvelles modes, qui peuvent être, j'en conviens, plus commodes contre le soleil. C'est sans doute une preuve de mauvais goût, mais j'avoue que je tiens à cette vieille coiffure.

—Pourquoi ne pas dire la vérité, miss Gertrude, et ne pas avouer que vous portez cette coiffure dans le but de vous faire remarquer?

—Je vous ai déjà dit plusieurs fois, monsieur Bruce, que les compliments ne prenaient guère avec moi; tâchez donc de vous régler là-dessus.

—Eh bien! pour parler de choses sérieuses, où étiez-vous ce matin?

—A quelle heure?

—A sept heures et demie.

—J'étais dans la voiture en route pour Boston.

—Est-il possible! et de si bonne heure! et moi qui croyais vous trouver à dix heures au jardin! J'ai regardé vingt fois par-dessus le mur, dans l'espoir de vous souhaiter le bonjour, mais vous étiez bien loin pendant ce temps-là! Que je regrette d'avoir ainsi perdu une heure que j'aurais si bien pu employer à dormir!

—C'est bien dommage, en effet!

—Et puis encore ce soir! pourquoi m'avoir fait attendre si longtemps?

—Moi! et quand cela?

—Mais tout à l'heure précisément!

—Je ne me croyais pas si coupable, n'ayant pas pris votre visite pour moi.

—Ma visite n'est cependant point faite à d'autre intention.

—Bon, dit M. Graham en s'approchant tout d'un coup et prenant brusquement part à la conversation, vous êtes donc amateur de fleurs, car je vous ai entendu parler de roses hier matin?

—Oui, Monsieur. Nous avons eu avec miss Flint une discussion sur les fleurs, et principalement sur les roses.

Gertrude voulut profiter de l'intervention de M. Graham pour laisser M. Bruce et rejoindre les dames sur le sofa; mais le jeune homme, qui s'était levé pour parler à M. Graham, se plaça sur le chemin de Gertrude de telle manière, que la jeune fille ne pouvait passer outre sans une impolitesse évidente. Cependant M. Graham continuait la conversation.

—J'ai l'intention, disait-il, d'établir une petite fontaine auprès du parterre de miss Flint. Si vous vouliez venir vous promener avec moi de ce côté, je ne serais pas fâché d'avoir votre opinion sur ce plan.

—Ne fait-il point trop sombre, Monsieur?

—Non! non! Nous y verrons bien assez. Tenez, passons par là, s'il vous plaît.

En prononçant ces derniers mots, M. Graham se dirigea du côté du jardin. Force fut à M. Bruce de le suivre, malgré tout le dépit qu'il en avait.

Gertrude, débarrassée de son interlocuteur, put alors s'approcher des dames, et rendre compte à mistress Bruce des commissions dont elle l'avait chargée.

Cependant les deux promeneurs ne tardèrent point à rentrer. Ils s'assirent près du sofa; et de la sorte la société ne forma plus qu'un seul groupe, la conversation devint générale.

—Monsieur Graham, dit mistress Bruce, je questionnais Emily sur le voyage que vous allez faire dans le Sud; et d'après la route qu'elle m'a dit que vous aviez l'intention de suivre, je crois que ce sera pour elle une charmante distraction.

—Je l'espère, Madame, Emily se trouvera sans doute bien de ce voyage; et quant à Gertrude, comme elle n'a encore rien vu, je

LETELLIER.

Dimanche le 28 février, nous avons eu une partie de cartes donnée par les Dames de la paroisse pour venir en aide à la France.

Le premier prix des Dames fut gagné par Mme Joseph Saurette et le prix de consolation par Mme Louis Graveline; le premier prix des hommes par M. Joseph Lawrence et le prix de consolation par M. Isaïe Graveline. Les rafles furent gagnées par MM. Harry Pritchard, Narcisse Bouchard, Frank Bonin, et Mme V. Barnabé.

* * *

Mlle Hélène Laforme, de Saint-Jean-Baptiste, était en promenade ici chez ses amies.

* * *

Les fermiers de la place commencent à se préparer pour les travaux du printemps.

* * *

Jeudi le 25 février, nous avons eu une jolie séance donnée par les jeunes gens de la paroisse au profit de la nouvelle salle municipale. Ce fut un vrai succès.

* * *

Mgr Béliveau est venu assister à la conférence agricole que nous avons eu la semaine dernière dans l'église.

* * *

M. Arthur Gilbert, de Winnipeg, un de nos anciens compatriotes, était de passage ici cette semaine.

* * *

C'est avec regret que nous apprenons la mort de M. Napoléon Comeault, père de M. Edmond Comeault et beau-frère de M. Euclide Désautels, tous deux de Letellier. M. Comeault était connu de tout le monde ici.

Nous offrons à M. Edmond Comeault et M. Désautels nos plus sincères condoléances.

* * *

Le mois de mars a commencé avec un froid de 40 degrés. Si cela continue ainsi, le printemps sera bien long à venir.

* * *

Le 4 mars fut une journée d'affaires à Letellier. C'était la vente des animaux. Il n'y a seulement que les animaux qui rapportent de l'argent aux fermiers. Sans eux, il n'y aurait pas d'argent dans le village.

POULE-D'EAU

Nous avons eu l'honneur, le 20 février, d'avoir la visite d'un Père Missionnaire, M. l'abbé Desgrandpré, del a mission de Camperville. Dimanche le 21, il célébra la grand'messe chez M. Dosithé Bernardin. Les assistants furent MM. Dufault, Crépeau, Lacroix, Gauthier et M. et Mme Alphonse Bernardin.

* * *

M. Thomas Gauthier, de Lorette, est venu passer quelques semaines chez son fils Ismaël. Il a été enchanté des belles terres et du bel aspect de la place.

* * *

M. Ismaël Gauthier est à se bâtir un bateau à gazoline. Il va pouvoir se promener avec plaisir sur la belle rivière et les beaux lacs. Ca va donner l'exemple, et dans quelques années, tous les habitants en auront sûrement un aussi.

* * *

M. Alphonse Bernardin est en train de bâtir sa maison. Elle sera terminée sous peu.

* * *

Dimanche, quatre voitures et quelques traînes à chiens, remplies d'Indiens, étaient de passage ici pour la réserve de "Cran Bay".

* * *

Nous comptons avoir sous peu comme nouveaux colons, M. Westfurd et ses deux fils, de Sainte-Rose du Lac et quelques MM. Girardin, de La Salle.

Espérons que ces messieurs auront de nombreux imitateurs et que nos jeunes gens aimeront mieux prendre des homesteads que de se faire esclave en étant hommes de journée.

THIBEAUVILLE

Mme Vve A. St-Mars, de Saint-Vital, est en promenade chez sa fille, Mme Max. Champagne.

* * *

Grâce à l'initiative de M. Jos. Smith, tout le monde ont maintenant de l'ouvrage sur la nouvelle ligne de chemin de fer qui passe à six milles de notre village.

* * *

Bon signe que le printemps approche: tous les jours nous voyons passer un "étourneau" allant du côté de l'église.

* * *

M. D. St-Mars, de Saint-Vital, a fait l'acquisition d'une terre à 1 mille et demi du village, et a commencé à transporter son ménage, ce qui fait prévoir que nous aurons bientôt le plaisir de l'avoir parmi nous.

* * *

On demande une servante générale. S'adresser à Mme Max. Champagne, Richer P. O., Man.

J. Lwnd.

UN DISCOURS DE M. LLOYD GEORGE

'La guerre sera gagnée par les ingénieurs plus que par les soldats''

Bangor, pays de Galles, 3.—M. Lloyd George, chancelier de l'échiquier, a déclaré au cours d'un discours, "que le gouvernement a de grands pouvoirs pour intervenir dans la question des boissons et qu'il a l'intention d'en user". Il a dit qu'un petit nombre d'ouvriers employés dans les usines d'armement avaient refusé de travailler la semaine entière à cause du leurre de la boisson.

"Le gouvernement usera de ses pouvoirs d'une façon discrète et avec un esprit de modération", affirme M. Lloyd George, "mais sans faiblesse". "Il est sûr que le public supportera n'importe quelle décision prise et n'autorisera l'intervention d'indulgence d'aucune sorte dans les résultats que le pays attend de la guerre.

"La guerre, dit-il, sera gagnée ou perdue par les ingénieurs. Nous avons besoin d'hommes, mais les armes nous sont encore plus nécessaires que les hommes et chaque jour de délai est un nouveau péril pour le pays. Pour une raison ou pour une autre, nous ne recevons pas l'assistance sur laquelle nous avons droit de compter de la part de nos ateliers. Les différends industriels sont inévitables mais nous ne pouvons pas les permettre maintenant.

"On ne peut tolérer que des vies anglaises soient mises en péril à cause d'un farthing—un centime et demi—par heure. Pendant la guerre, les gouvernements auront le pouvoir de régler les différends de manière à ce que le travail ne s'arrête pas.

"Si les hommes ont droit à plus d'argent, le gouvernement le leur donnera. Je ne crois pas que les parties intéressées refusent d'agréer à cette demande urgente du gouvernement qu'aucun délai ne doit se produire."

Exprimant sa confiance dans l'avenir de la guerre, le chancelier dit que le peuple a bien réalisé maintenant l'importance de la lutte dans laquelle il est engagée et l'avise que la victoire ne pourra être gagnée sans une longue lutte. Il déclare que quoique l'Angleterre ait enrôlé la plus grande armée de volontaires jamais rassemblée dans aucun pays, elle devrait être plus grande encore.

Au cours de son discours, M. Lloyd George a dit:

"Si l'Allemagne triomphait elle serait, en pratique, le dictateur du monde, à quel pays chevaleres que nous adresserions-nous pour nous protéger—à l'Amérique?

"Si des pays, comme la France et la Russie, avec des armées considérables, et nous, avec la marine la plus puissante du monde, ne pouvions faire face à cette terrible machine, que l'Amérique pourrait-elle faire? Tout ce qu'elle pourrait faire serait de défendre ses intérêts sur son propre continent. Les Etats-Unis sont moins prêts que nous ne l'étions".

DISETTE DE POMMES DE TERRE

Elle se fait cruellement sentir en Allemagne

Copenhague, 6.—Berlin s'alarme de plus en plus en voyant venir la disette de pommes de terre. Les journaux publient des articles de fond spéciaux sur la pomme de terre, contenant des conseils illustrés sur la manière d'économiser et aussi de faire pousser des pommes de terre exotiques.

D'après les renseignements reçus, il ne se passe pas de semaines à Berlin sans que ne se produisent des désordres dûs aux conditions nouvelles de la question des vivres.

On entend fréquemment des murmures de mécontentement parmi les hommes, au cours des réunions ayant trait à la guerre. M. Bernstein, membre socialiste du reichstag, fut presque attaqué dans une réunion par des socialistes courroucés qui firent passer la question des pommes de terre avant le patriotisme.

"Nous voulons bien combattre, dirent-ils, mais il nous faut des pommes de terre."

LES AVENTURES DE M. CAILLAUX

Un comte portugais le traite d'assassin

Paris, 5.—Le "Figaro" donne des détails sur un incident qui s'est produit à Lisbonne où M. Caillaux a débarqué au retour de sa soi-disant mission officielle au Brésil. M. Caillaux descendit à l'hôtel Avenida Palace où il passa quatre jours. Il semblait très excité et s'irritait chaque fois que les clients de l'hôtel jetaient un regard dans sa direction.

Le dimanche, alors que les salles de l'hôtel étaient remplies des membres de la haute société de Lisbonne, M. et Mme Caillaux traversèrent le hall pour se rendre au restaurant. Plusieurs jeunes gens les dévisagèrent. M. Caillaux s'avança immédiatement vers l'un d'eux, le comte Burnay, lui demanda pourquoi il regardait, et lui tendit sa carte. Le comte Burnay refusa de la prendre, déclarant qu'il ne se battait pas avec les assassins.

Sur ce M. Caillaux le frappa. Le comte riposta et les coups tombèrent de part et d'autre. Mme Caillaux s'en mêla aussi. Quand les combattants furent séparés, on s'aperçut que M. Caillaux avait été assez maltraité.

LA HOLLANDE RESTERA NEUTRE

De nombreuses familles allemandes y émigrent

La Haye, 4. mars. — Des informations provenant des Etats-Unis et d'autres pays, indiquent que l'on croit depuis quelque temps que la Hollande est sur le point de prendre part aux hostilités.

Dans les milieux semi-officiels de La Haye, on déclare que de tels bruits ne sont nullement fondés. On affirme que la Hollande n'a pas modifié son attitude de neutralité absolue, mais qu'elle est toujours décidée à défendre ses droits.

M. Van Dyke, ministre des Etats-Unis, dit en parlant de ces bruits:

"Il est certain que les différentes déclarations navales ont causé une grande anxiété parmi les nations neutres, qui, comme la Hollande et les Etats-Unis, ont d'importants intérêts commerciaux Mais je ne vois rien indiquant que la Hollande veuille changer d'attitude.

"La paix et le calme règnent, et elle est fermement résolue à faire tout ce qui est en son pouvoir pour conserver sa neutralité et maintenir ses droits."

Un grand nombre d'Allemands sont arrivés récemment en Hollande. A la Haye et dans d'autres villes les hôtels sont bondés. Il y a lieu de croire qu'un grand nombre d'Allemands quittent leur pays, en raison des restrictions imposées à la consommation des vivres.

* * *

Londres, 4. mars. — Une dépêche d'Amsterdam à l'agence Reuter dit que dans toutes les villes belges situées sur la frontière hollandaise, des affiches sont placées, avertissant la population de se préparer à loger un grand nombre de soldats allemands. Cette information est contenue dans un télégramme reçu de Maestricht. La dépêche ajoute qu'on attend à Liège vingt mille soldats allemands, à Seraing cinq mille et à Wandre dix huit cents.

* * *

Flessingue, 4. mars. — La reprise du trafic des passagers de première classe entre la Hollande et l'Angleterre a trouvé aujourd'hui des centaines de personnes anxieuses de s'embarquer.

LA CHASSE AUX SOUS-MARINS EST FRUCTUEUSE

On annonce officiellement que 2 sous-marins ont été coulés

Paris, 5. — Le ministère de la marine a publié aujourd'hui le communiqué officiel suivant:

"Le 4 mars un navire de guerre français appartenant à la deuxième escadre légère a tiré sur un sous-marin allemand du type "U-2", dans la Manche.

"Trois obus atteignirent le sous-marin, qui plongea et disparut. Aucune trace n'a pu en être trouvée."

* * *

Londres 5. — D'après un avis officiel deux sous-marins allemands ont été coulés dans les eaux anglaises.

Le bureau officiel de la presse a confirmé la nouvelle indiquant que le vapeur charbonnier anglais "Thordis" a heurté un sous-marin et l'a coulé.

Le texte officiel dit:

"Le secrétaire de l'amirauté annonce que le vapeur "Thordis" a été examiné en cale sèche et que les dégâts infligés à sa quille et à son hélice, confirment bien le témoignage du capitaine Bell et de son équipage, déclarant que le 28 février le navire a heurté, et, selon toute probabilité, coulé un sous-marin allemand, qui lui avait lancé une torpille.

"Hier après-midi, le sous-marin allemand "U-8" a été coulé dans la Manche au large de Douvres par des contre-torpilleurs. Les officiers et les hommes de l'équipage du "U-8" ont été faits prisonniers."

* * *

Londres 5. — Le "Daily Mail" dit qu'un sous-marin allemand a poursuivi, il y a quelques jours, le navire de la Croix rouge "St-Andrew" au moment où il traversait la Manche avec des blessés.

Le sous-marin a paru à la surface de l'eau à environ deux cents mètres du "St-Andrew" qui filait vingt-trois noeuds, mais avant d'être attaqué par l'ennemi, le capitaine porta la vitesse de son navire à vingt-cinq noeuds et réussit à s'échapper, quoiqu'il fut poursuivi pendant quelque temps par le sous-marin.

LA CLASSE 1915 PRETE A ALLER AU FRONT

Paris 5. — L'instruction militaire, commencée en 1914, des jeunes soldats de la classe 1915 est suffisamment avancée pour qu'ils puissent joindre l'armée active. Mais, comme d'après la loi actuelle, la classe 1915 ne pourrait être envoyée au feu avant la'utomne prochain, M. Millerand, ministre de la guerre, a déposé sur le bureau de la chambre des députés un projet de loi remettant à la discrétion du ministre le choix du moment pour l'envoyer au front.

Ce projet de loi autorise aussi le gouvernement à appeler sous les drapeaux les recrues de la classe 1916.

Les listes des recrues de la classe 1917 seront affichées avant Pâques. Cette mesure, prise pour parer à toute éventualité, n'est qu'une préparation de l'appel sous les drapeaux des jeunes gens qui ne devraient régulièrement être appelés qu'en octobre 1917.

ÉCHANGE DE CIVILS INTERNÉS

L'Allemagne envoie 30,000 Français en Suisse

Paris 5. — Une dèpêche de Génève au "Temps" dit que l'Allemagne a envoyé en Suisse 30,000 Français civils internés pour être rapatriés.

Le correspondant ajoute que l'Allemagne est désireuse de se débarrasser de ces civils aussitôt que les formalités d'échange pourront être effectuées.

me fais un plaisir de sa surprise.

—Ah! vous êtes de la partie, miss Flint?

—Sans doute, répondit M. Graham sans laisser à Gertrude le temps de parler, nous sommes un peu sous la dépendance de Gertrude, comment pourrions-nous nous passer d'elle?

—Ce sera un charmant voyage pour vous, reprit mistress Bruce, les yeux fixés sur Gertrude.

—J'espérais accompagner M. Graham et miss Emily, réjondit Gertrude, et je me faisais une grande fête de ce voyage, mais je viens de décider que je resterais à Boston cet hiver.

—Que dites-vous là, Gertrude? demanda M. Graham, y pensez-vous? voilà qui est tout nouveau pour moi!

—Et pour moi aussi, Monsieur, sans quoi je vous en aurais déjà informé. Je croyais aller avec vous, et rien ne pouvait m'être plus agréable. Si je ne vous ai encore rien dit des circonstances qui me forcent à prendre un parti contraire, c'est qu'elles sont de date toute récente.

—Nous ne pouvons nous passer de vous, Gertrude, il faudra bien que vous nous accompagniez en dépit des circonstances.

—Je le désirerais vivement, reprit Gertrude en souriant pour cacher ses larmes; vous êtes bien bon, Monsieur, de me témoigner ce désir.

—Ce désir... c'est plus qu'un désir, Gertrude; vous êtes confiée à mes soins, et j'ai le droit de vouloir que vous nous accompagniez.

M. Graham commençait à s'irriter. Gertrude et Emily paraissaient troublées, mais aucune d'elles n'osait parler.

—Faites-moi connaître vos raisons si vous en avez, ajouta M. Graham avec beaucoup de vivacité, que je sache au moins quelle est cette étrange idée qui vous a passé par la tête.

— Je vous expliquerai cela demain, Monsieur.

—Demain... je veux le savoir de suite.

Mistress Bruce, qui voyait se former un orage intérieur, crut convenable de se lever et de s'en aller. M. Graham parut se calmer pendant que ses visiteurs prenaient congé de lui; mais aussitôt que la porte se fut refermée sur eux, il reprit un air de colère très-marqué.

—Eh bien! me direz-vous maintenant vos raisons? Je prépare tout à l'avance, je prends mes arrangements pour pouvoir passer l'hiver en voyage, tout cela dans le but de vous être agréable à l'une et à l'autre, et voilà qu'au moment où tout est prêt et où nous n'avons plus qu'à partir, Gertrude annonce qu'elle est déterminée à rester! Puis-je au moins connaître ses motifs?

Emily essaya d'expliquer les raisons qui avaient déterminé Gertrude, et finit en déclarant qu'elle avait approuvé sa conduite.

M. Graham l'avait écoutée non sans donner de nombreux signes d'impatience. Quand elle eut cessé de parler, sa colère était montée à son comble.

—Ainsi, s'écria-t-il, elle préfère les Sullivan à nous! et c'est vous, Emily, qui l'encouragez dans cette idée? Je voudrais bien savoir ce qu'ils ont fait pour elle, comparé à ce que j'ai fait moi-même.

—Ils sont ses amis depuis longues années, et maintenant qu'ils sont tombés dans la détresse, elle ne croit pas devoir les abandonner. J'avoue que pour moi je ne puis blâmer une aussi noble résolution.

—Il y a de quoi admirer, vraiment! elle préfère se rendre esclave dans l'institution de M. W. ...., et servante dans la maison de mistress Sullivan, à demeurer chez moi, où elle a toujours été traitée en dame ou plutôt comme ma propre fille...

—O monsieur Graham, dit Gertrude avec vivacité, ce n'est point une question de préférence, c'est une obligation que je remplis, c'est un devoir.

—Et qui vous fait un devoir de cela? Est-ce parce que vous avez vécu dans la même maison qu'eux, et que ce jeune homme qui est à Calcutta vous a envoyé un mauvais châle et une cage pleine de misérables oiseaux avec accompagnement de lettres, que vous devez vous croire obligée de tout sacrifier pour soigner ses parents? Je rougis vraiment d'être obligé de comparer les titres que j'ai à votre affection avec ceux qu'ils ont eux-mêmes. Ne vous ai-je pas fait donner une excellente éducation? Ai-je rien épargné pour vous rendre heureuse?

—Si je compte les faveurs que j'ai reçues de vous, Monsieur, reprit Gertrude avec une humilité qui n'était point cependant exempte d'une certaine dignité, je trouve en effet que je vous ai des obligations immenses, et que vous avez droit à la plus grande part de mes services.

—Vos services! et qui vous parle de vos services, Mademoiselle? Mistress Ellis n'est-elle pas là pour rendre à ma fille et à moi ceux dont nous avons besoin? Ce que je veux de vous, c'est votre société, qui me plaît et que j'aime.

Et je trouve qu'il y a ingratitude à vous à nous abandonner.

A ces mots, M. Graham prit une lumière et entra dans sa bibliothèque.

Pauvre Gertrude! M. Graham venait de l'appeler ingrate!

Profondément affligée, Gertrude se hâta de souhaiter le bonsoir à Emily, qui n'en était pas moins vivement affectée, et gagna sa chambre.

XXII.—Egoïsme.

Depuis longtemps Gertrude avait désarmé ses ennemis par sa douceur; elle n'avait jusqu'alors reçu de M. Graham que des preuves d'intérêt et d'affection. Entièrement revenu sur le compte de la jeune fille, se plaisait à approuver tous les projets qu'Emily formait dans l'intérêt de l'enfant. Gertrude, de son côté, ne négligeait aucun moyen de lui témoigner son respect.

Mais M. Graham ne possédait ni le désintéressement de l'oncle True ni la patience et l'abnégation d'Emily. Ce fut donc sous l'empire d'un sentiment d'égoïsme froissé que M. Graham usa pour la première fois, vis-à-vis de Gertrude, de la sévérité de langage dont nous avons plus haut rendu compte.

La nuit fut longue pour Gertrude. Ses pensées la tinrent éveillée; elle eut donc tout le temps nécessaire pour envisager sa situation sous tous les aspects. Son premier sentiment fut celui du désespoir, mais bientôt d'autres idées envahirent son esprit.

—Peut-être, se dit-elle à elle-même en repassant dans son esprit les paroles de M. Graham, peut-être n'est-ce de sa part qu'une preuve d'intérêt pour moi. Ensuite, il ne sait pas combien je dois aux Sullivan, et surtout combien ils ont besoin de moi. Je suis seulement désolée qu'il ait pu me croire ingrate... Ma perplexité est grande. Resterai-je à Boston ou irai-je dans le Sud? Mais dans ce dernier cas, j'abandonne la pauvre mistress Sullivan. Non, cela n'est pas possible! je dois faire ce que le devoir m'ordonne.

Gertrude essaya de dormir, mais ce fut en vain. A peine la fatigue fermait ses yeux, que des songes funestes venaient la réveiller en sursaut. Elle se leva et ouvrit sa fenêtre. L'air frais du matin lui rendit un peu de calme, et elle trouva assez de courage pour prendre le parti d'aller au-devant d'une explication. Cette résolution arrêtée, elle se rendit dans la salle à manger, où elle trouva le père d'Emily. Sur la table était placé le journal dont Gertrude avait l'habitude de faire chaque jour la lecture.

La jeune fille s'avança et salua M. Graham comme à l'ordinaire. Son bonjour lui fut rendu d'un air contraient et fâché. Gertrude s'assit et se disposa à prendre le journal; mais M. Graham arrêta son mouvement.

—J'étais venue pour vous faire la lecture, Monsieur.

...—Je ne veux pas que vous fassiez quoi que ce soit pour moi, jusqu'à ce que je sache si vous êtes enfin résolue à me traiter avec respect.

—Il n'est jamais entré dans mon esprit de vous traiter autrement.

—Je suis tout disposé à oublier le passé si vous êtes prête à me dire que la réflexion vous a fait comprendre de quel côté était votre devoir.

—Je ne puis pas dire, Monsieur, que j'aie changé d'opinion.

—Que voulez-vous dire par là, prétendez-vous persister dans votre folie?

—Est-ce donc une folie, Monsieur, que de faire ce qu'on doit?

—Ce qu'on doit!...

—Si vous connaissiez, Monsieur, les circonstances qui ont déterminé ma conduite, vous ne la blâmeriez plus. J'en ai fait part à miss Emily et elle a...

—Ne me parlez pas de miss Emily, interrompit brusquement M. Graham en parcourant vivement le salon. Emily est une folle qui donnerait sa tête au premier qui la lui demanderait. Grâce à Dieu! je suis plus raisonnable qu'elle; aussi, sans plus insister davantage là-dessus, je vous dis en deux mots, miss Gertrude Flint, que si vous sortez de chez moi comme vous avez intention de le faire, je regarderai la chose comme une grave offense, et peut-être ne tarderez-vous pas à vous repentir d'avoir pris sans motif un parti si peu raisonnable.

—Je suis désolée de vous contrarier, M. Graham, mais...

—Non, vous n'en êtes pas contrariée, car s'il en était vous ne résisteriez pas de la sorte à mes désirs, reprit M. Graham, qui, regardant Gertrude en face, ne put s'empêcher de remarquer que sa timidité faisait place à une expression de résolution très-marquée. Mais, ajouta-t-il, en voici assez de dit, vous êtes libre de vous en aller ou de rester avec nous. Mais, dans le premier cas, je vous retire ma protection et mes secours. Vous ferez bien de pourvoir par vous-même à vos besoins et de vous adresser à d'autres. Je suppose que vous comptez sur l'appui de votre ami de Calcutta, et peut-être espérez-vous qu'il reviendra ici pour vous prendre sous sa protection; si vous comptez là-dessus, c'est que vous connaissez bien peu le monde. A l'heure qu'il est, il vous a depuis longtemps oubliée, si même il n'est déjà marié avec quelque Indienne.

—Monsieur Graham, répondit Gertrude avec fierté, M. Sullivan ne sera probablement pas de retour d'ici à de longues années, et je puis vous assurer que je n'attends ni son secours ni celui de personne. Je n'ai compté que sur moi.

(A suivre).

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le Rédacteur:—

Voulant rectifier un article paru dans le **Free Press**, je lui ai envoyé la lettre ci-incluse.

Reconnaissant sans doute le bien fondé de ma mise au point, mais ne pouvant nier la vérité, le rédacteur de ce journal me répondit, sans d'ailleurs me fournir de raison, qu'il ne pouvait utiliser ma correspondance.

J'ai essayé depuis, mais en vain, de faire publier cette rectification dans le **Telegram**, dans le **Tribune**, ou dans le **Winnipeg Saturday Post**.

Bref, aucun journal de Winnipeg, de langue anglaise, n'a voulu écrire ce qui est et n'est que la vérité.

Pourquoi?

F. Deniset.

P. S.—Auriez-vous l'obligeance de publier cette lettre ainsi que la pauvrette qui n'a pas trouvé place chez nos confrères de langue anglaise.

Veuillez me croire, Monsieur le Directeur, votre tout dévoué.

Monsieur le Directeur:—

J'ai lu avec intérêt dans votre numéro du 9 février, sous le titre de "Fly Flag in honor of Anniversary Treaty of Paris", ce qui suit: "Dans le but de stimuler l'intérêt pour l'étude de l'histoire du Canada parmi le large élément canadien **qui n'est pas de langue anglaise,** le Canadian Club a érigé un mât au coin des rues Burrows et Main, et durant les jours qui sont importants par eux-mêmes, ou qui sont l'anniversaire de jours importants dans l'Histoire du Canada, l'emblême national flottera, etc..."

J'applaudis de tout coeur à votre idée que je trouve excellente.

On ne saurait trop, en effet, dire, écrire, enseigner, faire connaître en un mot à **tous** les Canadiens, grands et petits, l'histoire de leur pays. C'est même là un besoin considérable, car la disparition de l'ignorance chasserait dans la plupart des cas bien des rancoeurs et bien des discussions; de plus, le but que vous vous proposez,—du moins vous le dites,—serait ainsi plus facilement atteint: la création d'une grande Nation Canadienne; mais j'ai le regret de constater que vous paraissez différer d'opinion avec moi sur ce qu'est l'histoire, et que, de plus vous semblez croire que son étude est nécessaire seulement aux personnes **qui ne sont pas de langue anglaise!** Erreur! Grave erreur! Si vous désirez atteindre votre but. Pour ce qui est l'histoire, cela signifie, quant à moi, et entre autres choses: un exposé **complet** et **non pas tronqué d'un fait historique indéniable.**

Or, dans l'article ci-dessus mentionné vous faites,—vous ne pouvez le nier,—du traité de Paris un contrat **unilatéral.** C'est mal enseigner l'histoire à vos enfants et à vos concitoyens, car vous savez aussi bien que moi qu'il y a eu **deux parties contractantes** à la signature du traité de Paris, du moins en ce qui concerne le Canada.

Alors, pourquoi ne reproduisez-vous que la première partie de l'article 4 du traité de 1763, sans en mentionner la contre-partie, qui montre bien que le contrat est **bilatéral** et qui est la suivante: ".......De son côté Sa Majesté Britannique **s'engage** à accorder aux habitants du Canada la liberté de la religion catholique; par conséquence elle donnera les ordres **les plus précis** et **les plus effectifs** pour que ses nouveaux sujets catholiques romains puissent professer leur culte, etc..."

Cette seconde partie montre que si ce traité de 1763 consacrait la cession par la France du Canada à l'Angleterre "in full right", comme vous dites dans votre article ci-dessus mentionné, ce n'était pas sans engagement de la part de l'Angleterre, surtout si l'on considère l'article 26 du même traité qui dit en partie: "....**Les deux parties contractantes ne souffriront pas** qu'il soit fait de contravention, **directe ou indirecte,** par leurs sujets respectifs, etc..."

Cette contre-partie, que vous avez omis de mentionner, est pourtant de toute première importance, car, si l'une des deux parties contractantes, quelle qu'elle soit, ne remplit pas ses obligations, l'autre n'est nullement tenu à remplir les siennes.

Encore une fois, je suis, je le répète, avec vous de tout coeur pour l'enseignement par tous les moyens de l'Histoire du Canada à **tous** nos concitoyens, enfans ou grandes personnes, de langue anglaise, au moins autant que de langue française, ou autres, et encore à une condition, c'est que les faits historiques soient enseignés **en entier, car vous n'ignorez pas que souvent dire la moitié de la vérité c'est mentir.**

J'ose donc espérer que lorsque, dans la suite, le Winnipeg Canadian Club fera flotter le drapeau canadien en l'honeur de l'anniversaire d'un fait historique ayant trait au Canada et que vous mentionnerez dans votre journal la raison pour laquelle le drapeau canadien flotte, j'ose espérer, dis-je, que vous n'oublierez pas de mentionner les cas dans lesquels les conventions ont été **bilatérales.** Vous ne pourrez entre autres, lorsque vous célébrerez l'anniversaire de la signature de la Constitution du Manitoba, omettre de signaler sans fausser l'un des principaux buts de cette constitution, l'article 23, dont la seconde partie est la suivante: "....**Soit l'anglais, soit le français** peut être employé par qui que ce soit, ou bien dans n'importe quelle plaidoierie ou procédure, dans n'importe quelle cour du Canada établie d'après l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord, etc... Ces documents **doivent** être imprimés et publiés dans ces deux langues."

Vous pourriez même alors ajouter que moi, citoyen canadien de langue française, je dois payer un minimum de $4 pour un interprête français chaque fois que j'ai à plaider devant un juge de Winnipeg.

Ce simple exemple montre que la connaissance des contrats historiques aiderait, même nos citoyens de langue anglaise de faire cesser certaines injustices, car, ce ne sont pas, comme prétendu dans votre article du 6 courant, des **privilèges** que les Français demandent quand ils se plaignent d'un fait comme le précédent, **parmi beaucoup d'autres,** mais simplement **leurs droits** indéniables et imprescriptibles.

Je compte sur votre esprit de justice pour publier cette lettre dans votre journal, car elle montre les deux côtés de la question.

Bien à vous,

F. Deniset.

* * *

M. le Rédacteur

de la **Liberté.**

Winnipeg.

Combien j'admire l'attitude du Rév. M. Corbeil, prêtre, appelant nos compatriotes à s'établir sur des terres et surtout dans les centres français du Manitoba.

Cela est du patriotisme du meilleur aloi, puisque, en groupant les nôtres près de nos clochers bien-aimés, c'est travailler pour ce que nous avons de plus cher, notre "sainte religion" et notre langue. Si je pouvais par ma faible plume aider au dévouement très appréciable du Rév. M. Corbeil en faisant connaître les avantages qu'offre le district de Laurier à tout colon sérieux, je serais très heureux d'avoir contribué à cette belle tâche. C'est précisément ce que je vais essayer de faire en traçant une esquisse de notre jolie colonie.

Laurier est ouvert à la colonisation depuis 1894. M. l'abbé Corbeil en connait quelque chose puisqu'il y a vingt ans nous avons eu sa visite lorsqu'il était en route pour Winnipeg.

Quels changements se sont opérés depuis cette époque. Les épaisses forêts de jadis sont devenues des quasi-clairières où le colon et le feu se sont donné la main pour remplacer ces bois par de jolis champs de blé et de beaux troupeaux d'animaux. Dans cette contrée où se fait de la culture mixte, le cultivateur est sûr de réussir. Si Laurier a été bon pour le colon par le passé, il lui sera encore meilleur pour le présent et l'avenir.

Avec les grandes améliorations qui ont été faites, les mêmes avantages s'offrent encore.

Nous avons un certain nombre de bonnes terres à vendre qui peuvent s'acheter à des prix comparativement bas et à termes faciles, à proximité de l'école, de l'église et de la station du Canadian Northern Ry.

Il n'y a plus de terres gratuites aux alentours de Laurier, mais il y aura au printemps plusieurs "townships" ouverts pour homesteads à l'est, à 12 milles d'ici.

L'on dit que le gouvernement fédéral ouvrira à la colonisation, la moitié du "township" 22, rang 17, à 6 milles à l'ouest d'ici, qui comprend la réserve de bois et de chasse.

Mais il n'y a plus de bois de service et il me semble qu'il serait beaucoup plus préférable de faire déménager le cerf et l'orignal de cette réserve, et que le gouvernement vint donner ce beau "township" aux colons.

Donc, compatriotes, ayez l'oeil ouvert et si vous aviez la chance d'avoir une terre gratuite sur ce "township", vous pourriez dire que vous avez la meilleure terre du Manitoba. Ceux qui ont déjà eu des homesteads peuvent acheter aux environs de Laurier, de très bonnes terres.

Je me ferai toujours un plaisir de donner tous les renseignements voulus à ceux qui voudraient m'écrire.

P. Trottier,

Laurier, Man.

ABSURDE DENONCIATION

(Le **Devoir**)

La Cour suprême du Canada a eu récemment à se prononcer sur un procès affectant la loi scolaire de la Saskatchewan, procès sur lequel nous aurons du reste l'occasion de revenir. Par trois contre deux, les juges d'Ottawa ont infirmé le jugement de la Cour suprême de la Saskatchewan.

Les deux dissidents, MM. Fitzpatrick et Anglin, sont catholiques et leur opinion, comme celle de la majorité des juges de Régina favoriserait la minorité catholique, en maintenant la loi qui lui permet d'obtenir une part des impôts prélevés sur les compagnies à fonds social. Il n'en fallait pas davantage pour soulever la colère des Orangistes du Manitoba.

Le "Correspondence Committee" de la grande loge disait, dans son dernier rapport (voir le **Citizen,** d'Ottawa, numéro du 26 février): "**Votre comité croit qu'il manquerait a son devoir s'il n'appelait pas votre attention spéciale sur ce fait significatif que, lorsque la Cour suprême du Canada a déclaré ultra vires la loi scolaire de la Saskatchewan, les deux juges dissidents, sir Charles Fitzpatrick et M. le juge Anglin, appartenaient a l'Eglise catholique romaine et doivent leur première allégeance a un pontife étranger. Bien que nous désirions ne jeter aucun discrédit sur la magistrature de notre pays, il est très évident que, lorsque les intérêts de l'Eglise se heurtent a ceux de l'Etat, nous ne pouvons espérer justice de magistrats catholiques et il nous appartient de veiller et d'avertir notre gouvernement qu'un soin spécial doit être apporté au choix des juges.**"

En d'autres termes, il faudrait interdire à tous les catholiques, parce que catholiques, l'accès des fonctions judiciaires.—Ce serait revenir aux heures heureuses, et sans doute regrettées des Orangistes du Manitoba, où les catholiques étaient, au Royaume-Uni, tenue à l'écart de toutes les hautes fonctions publiques.

Nous ne songerons pas à défendre MM. Fitzpatrick et Anglin contre les outrages des Orangistes du Manitoba: ce serait de l'impertinence; mais il peut être utile de signaler les erreurs grossières sur lesquelles s'appuient leurs dénonciateurs.

La Cour suprême du Canada, d'abord, n'a pas déclaré **ultra vires** la loi de la Saskatchewan. Seul, M. le juge Idington a exprimé cet avis, et dans une phrase que n'accompagne aucun motivé. "**I think it ultra vires of the legislature**", a-t-il dit simplement. Les deux autres juges de la majorité, sir Louis Davies et M. Duff, n'ont pas dit un mot de cette question; ils ont plutôt appuyé leurs conclusions sur le sens qu'ils donnent à la loi et sur l'interprétation qu'ils en font.

Mais il y a plus. Le jugement de MM. Fitzpatrick et Anglin corroborait tout simplement celui du tribunal de première instance et de la majorité de la Cour suprême de la Saskatchewan. Or, le premier juge, M. Brown, est un protestant, et les trois juges qui constituaient la majorité de la Cour suprême de la province, MM. Haultain, Lamont et Elwood sont pareillement des protestants. L'un d'eux même, M. Haultain, s'est montré, au temps où il faisait de la politique, l'un des plus habiles adversaires de l'école confessionnelle.

C'est donc pour avoir maintenu la décision de deux tribunaux provinciaux et de quatre juges protestants que MM. Fitzpatrick et Anglin se voient dénoncés comme des suppôts de Rome, incapables, de par leur foi même, de rendre équitablement la justice!

On a là la mesure de la bonne foi—ou de l'intelligence—du "correspondence committee" de la grande loge orangiste du Manitoba.

Omer Héroux.

DANS LES DARDANELLES

La flotte alliée réduit au silence trois nouveaux forts

Paris, 5.—Le ministère de la marine a publié le communiqué suivant:

"Les opérations de la flotte anglo-française dans les Dardanelles ont continué hier.

"Une division française, commandée par le vice-amiral Guépratte, a opéré dans le golfe de Saros contre les forts et l'isthme de Bulair. Le cuirassé français "Suffren" a bombardé avec efficacité le fort Suitanie et le cuirassé "Gaulois" a mis en flammes les casernements du fort Napoléon. La garnison a évacué ses positions.

"Le cuirassé "Bouvet" a endommagé sérieusement le pont de la Kavak."

* * *

Londres, 5.—Le correspondant de l'agence Reuter à Athènes a envoyé les télégrammes suivants:

"Le bombardement des forts intérieurs des Dardanelles a été repris jeudi matin. Dix gros navires de guerre ont pris part aux opérations.

"D'après un officier anglais, il ne reste plus d'intacts que deux des forts turcs.

"Les compagnies de débarquement ont trouvé les restes carbonisés de soldats dans les forts endommagés, ce qui prouve que les Turcs ont inciméré leurs morts avant d'évacuer leurs positions.

"La flotte alliée avait bombardé la veille (mercredi) et réduit au silence les forts Dardanus, Hamidieh et Tchemerlik, sur la côte d'Asie, à l'intérieur des Dardanelles.

"Le poste télégraphique de Bezikia avait été également démoli.

"Ce bombardement a été effectué par neuf navires qui s'étaient avancés de deux milles dans le détroit."

* * *

Genève, 5. — Une dépêche de Munich dit que le feld-maréchal baron von der Goltz, envoyé à Constantinople pour agir comme conseiller militaire du gouvernement turc, a télégraphié au quartier général allemand pour demander cinquante officiers d'artillerie allemands, nécessaires à la défense des Dardanelles.

La dépêche ajoute que le feld-maréchal a reçu une réponse laconique, indiquant que les Allemands avaient besoin de leurs officiers d'artillerie et se terminant par: "Faites pour le mieux."

* * *

Washington, 3. — M. Morgenthau, ambassadeur des Etats-Unis, s'efforce d'obtenir la délimitation d'une zone neutre à Constantinople pour la protection des étrangers et des non-combattants dans le cas où les alliés atteindraient la capitale ottomane.

Le gouvernement américain en a été avisé par une dépêche officielle.

On dit que le gouvernement turc a déjà pris d'importantes mesures pour la protection des étrangers et de la population.

Des dispositions sont prises pour une défense opiniâtre de toutes les positions situées le long de la mer de Marmara et dans le voisinage de Constantinople.

D'après les dépêches officielles, des fortifications ont été construites et l'activité des troupes turques est telle, qu'il n'y a aucun doute que le gouvernement ottoman ait l'intention de livrer un combat acharné aux envahisseurs.

LES BARBARES AFFOLÉS

Le liquide enflammé, leur dernière trouvaille, ranime le courage des nôtres

Paris, 5. — Une dépêche de Geautres liquides enflammés, lancés par les Allemands sur les tranchées avancées françaises dans les bois de Malancourt, fait dont il a été fait mention dans un des derniers communiquées, se trouve raconté dans la "Liberté" par une infirmière sur le front.

Incidemment, on a appris que ce nouvel instrument de guerre, invention allemande, a été brévete en France.

L'infirmière se trouvait à une station de chemin de fer quand arrivèrent les soldats victimes de ce procédé. Leurs figures étaient très brûlées, leurs membres couverts d'ampoules et leurs uniformes carbonisés.

Un soldat, prenant la parole au nom de ses camarades, a raconté à l'infirmière ce qu'il leur était arrivé. Il dit qu'à la tombée de la nuit, après un jour de calme relatif, les Allemands ont commencé leur attaque avec du liquide enflammé.

D'abord incrédules, les Français, bientôt, s'aperçurent que ce liquide était dirigé contre eux par plusieurs lances.

Des appareils spéciaux étaient employés en différents endroits et, par moments, un appareil ressemblant à une pompe à incendie.

Des grenades incendiaires étaient aussi lancées par les Allemands. Les tranchées furent bientôt en flammes. — Personne ne put échapper à ce torrent de flammes, dit le soldat.

"Nos vêtements étaient inondés d'huile et quelques-uns de nous devinrent des torches vivantes. Entourés par les flammes, nous avons été obligés de nous retirer, mais pas avant que nos camarades de la deuxième ligne fussent prêts à résister à l'attaque de l'ennemi, qui commença six minutes plus tard.

"Une attaque à la baïonnette par les Français fut menée avec une véritable furie, tellement était grand le désir de vengeance."

A la fin du combat, on compta cent cinquante Allemands tués et soixante prisonniers.

LES AVIATEURS FRANÇAIS

Leurs exploits sont incessants

Paris, 4 mars. — Un avis officiel publié par le ministère de la guerre dit que les efforts des aviateurs français, pendant ces quinze derniers jours, ont été couronnés de succès, et cite l'exemple suivant:

"Le 17 février, un aviateur a découvert les positions de 21 batteries allemandes et le lendemain il découvrait la position d'une batterie lourde ennemie. Celle-ci fut immédiatement bombardée et ses caissons firent explosion. Le bombardement des casernes de Metz est cité comme un autre exploit de nos aviateurs."

L'avis se termine en déclarant que la valeur militaire des zeppelins est considérée comme très faible et donne une liste de quatre dirgeables allemands qui ont été détruits dernièrement.

* * *

Pétrograde, 4. mars. — Une dépêche de Varsovie dit que pendant la retraite des troupes russes en Prusse orientale un aéroplane trouva deux régiments de la 29e division russe.

L'aviateur aida ces troupes à se tirer de leur situation difficile en les guidant, en décrivant des cercles autour des colonnes de l'ennemi. De plus il apporta des munitions aux deux régiments qui commençaient à en manquer.

LES SOUS-MARINS ALLEMANDS

L'un d'eux voit une proie lui échapper

Londres, 5. — Une dépêche de Rotterdam au "Daily Mail", raconte comment le vapeur anglais "Wrexham", allant d'Harwich à Rotterdam a pu échapper à un sous-marin allemand.

Le "Wrexham", filant ordinairement 13 noeuds, aperçut le périscope d'un sous-marin au moment où il s'approchait de la côte de Hollande et aussitôt, quoiqu'il n'eût qu'une seule hélice, commença à manoeuvrer pour échapper aux torpilles. La première attaque n'ayant pas réussi, le capitaine du vapeur résolut de tenter de distancer le sous-marin.

Tous les hommes de l'équipage et les personnes qui n'étaient pas nécessaires pour les manoeuvres furent envoyés en bas pour travailler à la chaufferie. Ceux qui ne pouvaient manier la pelle à charbon furent utilisés à graisser les machines. Sous cette pression, les flammes se mirent à sortir par les cheminées et le vapeur atteignit une vitesse de 16 noeuds.

Le sous-marin, cependant, le poursuivit avec persévérance. La poursuite se continua pendant quarante milles, le navire allemand essayant de prendre une position favorable pour envoyer le coup mortel. Il ne réussit pas.

Le "Wrexham" continua sa route en droite ligne quoique sachant parfaitement qu'il était dans un champ de mines sous-marines. Les officiers sur le pont en comptèrent jusqu'à six. Ce ne fut que juste au large du phare de Maas que le sous-marin allemand abandonna la chasse.

* * *

Londres 5. — Le rapport fait par le capitaine du vapeur charbonnier "Thordis", arrivé à Weymouth, il y a 2 jours, dans lequel il annonçait que son navire était entré en collision et avait détruit un sous-marin allemand au large de Beachy Head, paraît être confirmé.

Le capitaine et l'équipage du "Thordis" recevront probablement la prime de 29,000 francs offerte par différentes agences au premier navire de commerce qui coulera un sous-marin.

Le "Thordis" est entré en cale sèche à Plymouth. On a alors appris qu'une des pales de son hélice a été accrochée et que sa quille a été sérieusement endommagée, indiquant la force avec laquelle le vapeur a heurté le sous-marin.

Erreur d'un infirmier

Le major passe devant le No 1 et aperçoit le ventre du pauvre troupier gonflé outre mesure.

—Qu'est-ce que c'est que ça?.. Cet homme n'allait pas mal hier.. et il est à la diète!

—Pardon, major! je sais ce que c'est, dit le voisin... Vous aviez dit de donner un lavement au No 12 et j'ai vu l'infirmier qui a donné 12 lavements au No 1!

Asthme persistant

Asthme persistant.—Une des caractéristiques les plus déprimantes de cette maladie c'est sa persistance à toujours revenir à l'attaque, à saper la santé et à laisser le malade dans un état de continuelle dépression. On ne saurait contre cela prendre de meilleure précaution que de toujours garder à portée le remède du docteur Kellogg contre l'asthme, reconnu comme le meilleur pour chasser la maladie des tendres voies respiratoires.

ST-BONIFACE

On nous prie d'annoncer que jeudi prochain, 11 mars, à 8 heures et quart précises du soir, une causerie sera faite par M. F. Deniset, au local de L'Union Nationale Française de l'Ouest, 27 rue Dumoulin, Saint-Boniface, sur le sujet suivant: "Développements de la guerre actuelle sur le front occidental pendant les six premiers mois."

Société de Secours pour les victimes de la guerre en Belgique

Comme nous l'avons promis, nous publions cette semaine la liste des premiers dons que nous avons reçu pour notre Tombola du 11 avril prochain. Cette publication sera continuée chaque semaine.

M. P.-A. St-Laurent, La Broquerie, un lot de terrain dans la paroisse de Saint-Paul, près de Winnipeg, d'une valeur minimum de $75.

M. Prosper Gevaert, un lot de terrain près des ateliers du C. P. R., d'une valeur d'environ $125.

M. Aug. Van Raes, une lampe de table, une montre et un pipe.

M. Matile, horloger à Norwood, une montre.

M. Nicolas Pirotton, deux vases en pierre pour jardin, valant environ $60.

La famille de M. Charles Menu, une carabine, une tête de cerf et des coussins de fantaisie.

Merci aux généreux donateurs.
Pour le Comité de Secours,
Le Secrétaire-trésorier,

Jules Grymonpré,
Notaire.

283 Ave Provencher, Saint-Boniface.

AIDE AU DRAPEAU

Bureau de Placement: Ecole Normale

Placements de la semaine:
Deux servantes, une cuisinière, deux hommes à la ferme.

Cherchent du travail Femmes à la journée, servantes, messagers, chauffeur pour bloc, hommes pour la ferme. Tél. Main 2355.

H. Béliveau,
Président.
Oct. Rodts,
Secrétaire

"L'AIDE A LA FRANCE"

Souscriptions de la paroisse de Sainte-Agathe

M. le curé T. Campeau	$5.00
Couvent	5.00
Stanislas Robert, 12 ans	.10
F. Lemoine	5.00
Ed. Vandal	.25
Joseph Biladan	.25
Mme Théobald Joyal	.50
Ed. Guertin	1.00
Albert Dorge	.25
Willy Joyal	.20
Edouard Dorge	5.00
Joseph Joyal	.50
Adolphe Fontaine	.25
Euclide Olivier	.50
Mme Jos. Toupin	1.00
Mme Celevienne Robert	5.00
L. Toupin	1.00
Antonio Toupin	1.00
Joseph Toupin	1.00
Emile Lebeuf	.25
Marie Lagoutte	.50
Arthur Lemoine	1.00
Albert Lemoine	.50
Azarie Gauthier	1.00
Alex. Brémault	1.00
D. St-Onge	1.00
J. St-Onge, 11 ans	.20
Arthur LaPalisse	.25
Blanche LaPalisse, 16 ans	.10
Rose LaPalisse	.10
Joseph LaPalisse, 11 ans	.05
Angéline LaPalisse, 6 ans	.05
Narcisse Brémault	1.00
N. Gaudin	.10
Euclide Olivier, Jr	.50
Joseph Dorge	.25
Edmond Levesque	.25
Joseph Lemoine	1.00
Stan Zisette	.25
P. Lemoine	.50
Martin Daylt	.25
Joseph Lapointe	.50
Omer Joyal	.25
E. Joyal	1.00
Alex. Ouimet	1.00
E. Ouimet	.25
John Ouimet	.25
Ferdinand Gratton	3.00
J. Gratton	1.00
Fortunat Gratton	2.00
Baptiste Bartelette	.50
Martial Fenez	.25
François Pallard, père	.25
Siméon Garch	.50
Ignace Dumesnil	.50
F.-T. Pallard	1.00
M.-V.-T. Sorin	.10
David D. Dorge	.50
Emiline Sorin	.25
Cyrille Nolette	1.00
George Peloquin	1.00
Fra. Brogeur	2.00
Eugène Bilodeur	1.00
Mme Paul Péloquin	.25
Mme F.-B. Courcelles	.25
P. Gauthier	1.25
P. Courcelles	1.00
Mme Adolphe Fontaine	.25
Rémi Fontaine	.25
Adélaide Paroche	.50
Adonias Alary	1.00
Lucien Bourdasa	1.00
Josephat Bilodeau	.25
Louis Lemoine	.25
Adélard Fontaine	.50
Ovide Pelletier	.25
Mme Joseph St-Onge	.25
Pierre Beaudoin	.50
W. Verrier	1.00
P. Beaulieu	.25
J.-B. Beaulieu	.25
Alexis Beaulieu	.25
Louis Laroche	.25
Arthur Gratton	1.00
Arthur Guertin	1.00
François Sorin	.25
F.-D. Lemoine	.25
	$74.15

Nouvelles Souscriptions reçues a Saint-Boniface

D. Robbins	$5.00
Th. Bockstael	1.00
M. Deleeuw	.50
Mme de Bertin	5.00
Mme Ernestine Meunier, Inwood, Man.	10.00
A.-J. Dusseault	2.00
M. Charles Cusson	5.00
J.-A. Cusson	5.00
M.-J. Forstal	2.00
J.-A. Béliveau	2.00
H. Béliveau	5.00
H.-L. Chabot	2.00
	$44.50
Paroisse de Sainte Agathe	74.15
Reçu précédemment à Saint-Boniface	85.50
TOTAL	$204.15

Baptêmes

2 mars. Joseph-Edouard, fils de Jules-Camille Turenne et de Albertine Désautels. Parrain, Ed. Désautels; marraine, Armandine Désautels.

3 mars. Joseph, fils de Julius DeCaigny et de Léontine Lootens. Parrain, Edmond Saelens; marraine Elodie Braeckeveldt.

4 mars. Marie-Alida, fille de Arthur-Clément et de Maria Pelland. Parrain, Félix Ethier; marraine, Aurore Ethier.

7 mars. Marie-Flore, fille de Arthur Rougeau et de Alma Corbin. Parrain, Herménégilde Dion; marraine, Florida Corbin.

7 mars. Joseph-Narcisse, fils de Narcisse Ratté et de Marie-Louise Tardif. Parrain, Joseph Ducharme; marraine, Anna Tardif.

7 mars. Marie-Françoise, fille de feu Albera Garry et de Dora Barsalou. Parrain, Paul Garry; marraine, Marie Garry.

7 mars. Joseph-Adélard, fils de Alphonse Paquin et de Blanche Rochon. Parrain, Adélard Paquin; marraine, Zélia Côté.

Sépultures

2 mars. Alice, fille de Robert Lecomte, décédée à l'âge de sept ans.

4 mars. Marie-Yvonne, fille de Joseph Gélinas, décédée à l'âge de six mois.

4 mars. Judith, fille de Camille Hedeboune, décédée à l'âge de 24 jours.

4 mars. Constantino Pelles, décédé à l'âge de cinquante trois ans.

* * *

LETTRE D'UN RESERVISTE FRANCAIS

Epinal, 13 février 1915.

Monsieur Hector Héroux,
Directeur de la **Liberté**.

Cher ami:—

C'est avec joie que j'ai reçu votre réponse du 13 janvier 1915.

... ...
... ...
... ...

C'est une excellente idée de m'avoir communiqué des détails sur le pays quitté avec regret; je remarque avec plaisir le généreux mouvement en faveur du Français. C'est avec tristesse aussi que je constate l'acharnement bête, stupide, que déploie la secte orangiste du Canada. S'ils sont vraiment d'humeur si chicanière, ils perdent une fameuse occasion, car, ici, ils pourraient s'en payer; ils sont lâches, ils n'agissent qu'en fourbes, qu'avec le nombre. Leur loyalisme pourrait s'affirmer d'une façon plus utile qu'à persécuter une catégorie de citoyens paisibles, dont le principal objectif est de travailler toujours à la plus grande prospérité du pays arrosé de leur sang, de leurs sueurs, fécondé par leur travail.

Je ne sais quand, ni où, j'aurai de nouveau l'occasion de vous écrire: je pars ainsi qu'un nombre considérable de mes frères d'armes, "forces du printemps", vers des lieux "encore inconnus pour nous". Je ne saurais davantage parler de nos formations... ce sera pour une autre fois, quand le danger n'existera plus.

Je pars calme, confiant, sans crainte, persuadé qu'il ne m'arrivera rien que Dieu ne le permette pour notre plus grand bien! Finie la vie de garnison, en somme assez vide, fade; pour beaucoup?—nécessairement déprimante. Terminé le travail inutile d'une "défense" que les "Boches" ne sauraient entamer.

Nous ne serons ni plus, ni moins, que les centaines de milliers des nôtres qui vaillamment endurent, depuis de longs mois, des souffrances héroïques, quand elles ne sont pas inimaginables; qui luttent opiniâtrement avec une énergie farouche contre nos infâmes, cruels non moins opiniâtrement farouches ennemis. Nous voulons à tout prix libérer notre sol du pieuvre qui le suce, le souille par sa présence infectieuse, son occupation indigne. Nous vaincrons et nous ne mourrons pas. La France a connu des jours plus douloureux, Dieu lui a toujours suscité des sauveurs. Que Jeanne "La Lorraine" inspire à tous nos vaillants, aux approches du beau temps, un redoublement de volonté de vaincre, une énergie toujours grandissante; nous obtienne à tous, une vigueur nouvelle sans défaillance, "car il en faudra et... beaucoup". La guerre de "gophers" inaugurée par les "bouffeurs de choucroute" ne saurait durer indéfiniment; il faudra qu'ils sortent de leurs trous, bon gré mal gré... C'est alors que nous aurons besoin de toute la robuste vigueur, dont je parle plus haut; si après la bataille de la Marne nous avions disposé de corps frais, nul doute que les "boches" auraient réintégré depuis longtemps les profondeurs de la Germanie.

Nous sommes très bien habillés, équipés, soumis depuis de longs mois à un entraînement raisonné. J'espère que nous sommes susceptibles de fournir, d'obtenir de bons résultats. Nous ne sommes pas un des moindres secrets du commandement, les "Boches" pourraient s'en apercevoir avant peu. Le moral est excellent, deviendra, à la lueur des coups de feu, des incendies, etc., plus parfait.

Je vous communique quelques fragments d'une lettre que je viens de recevoir de mon frère Lucien, soldat au 149ème, depuis le 27 novembre dernier au front.

"De nouveau, nous avons changé de secteur, ici; c'est dur. Les "Boches" établis à 80 mètres de nous, ont fait une "sape" le long d'une haie, entre notre tranchée et la leur (sape: travail de mine, conduit souterrain). Notre artillerie a craché dessus, mais ils sont néanmoins arrivés à 10 mètres de nous; la situation alors devint critique pour nous; le génie exécuta une contre "sape", et alors nous prîmes d'assaut celle des Boches... elle fut prise et reprise trois fois. La lutte était très âpre, le terrain chaudement disputé; voilà trois fois que ma section a la charge de garder cette fameuse "sape". Je t'assure que nous sommes très impressionnés, chaque fois: les balles pleuvent comme grêle, les créneaux en sont criblés. Combien déjà de mes compagnons ont payé de leur vie cet endroit.

"Comme je venais d'être relevé (car la situation est très pénible, toujours à genoux, on ne peut guère y rester plus d'une demi-heure), mon camarade tomba raide mort d'une balle en pleine tête. Te dire l'effet ressenti par moi et les autres, je ne le pourrais. Et combien d'autres sont tombés là. Le terrain est rouge de sang. Quand on est de garde dans ce boyau "rien que deux", il faut toujours tirer, le canon devient brûlant; je ne vois plus que la chaleur miroitant au-dessus. Les détonations du fusil en cet endroit nous perçaient les oreilles, la vue des cadavres tout près de soi, à genoux dans le sang, c'est horrible.

"Dimanche soir, étant devant mon créneau, je tirais souvent et j'avais à ma gauche un bouclier qui se trouvait là par hasard et qui m'arrivait à la hauteur du ventre. Soudain un éclair sur ce bouclier, une détonation, et je ressentis au côté une douleur cuisante. Je me crus touché. Je me dévêtis; alors j'aperçus un trou dans ma capote, ma veste, mon tricot, sur la peau une légère contusion. Ce n'était rien, après quoi je me blottis dans mon petit coin, je ne sais le temps que j'y demeurai. Je me levai et tirai un coup de fusil. Je me redresse pour prendre une cartouche nouvelle, pan, à peine m'étais-je déplacé qu'une balle frappait l'endroit où j'était abrité. Quel sale coin! ne vois-tu pas la protection de Marie et Jésus en qui j'ai mis tout mon espoir...

"Les Boches ayant repris notre fameuse légendaire "sape" l'ordre vient de la reprendre. Les hommes s'élancent: un tué et 8 blessés dans cette affaire; les "boches" se couchent dans le fond et font mine de dormir pour se rendre, les nôtres foncent dessus et les tuent tous jusqu'au dernier à coup de baïonnette; pas de pitié pour ces brutes à face humaine. Les "Boches" criaient comme des fous, ce fut infernal. Il y en eut une trentaine de "zigouillés".

Voilà un aperçu de la guerre des tranchées. Pas de brillant soleil pour éclairer ces scènes déjà si horribles par elles-mêmes; ça sent le lugubre, dans ces demi obscurités, dans le noir de ces boyaux; la main de Dieu est lourde quand elle châtie. Puissent au moins tant de souffrances, tant de victimes, n'être pas inutiles. Fasse le Ciel que ce sang répandu à flots régénère notre beau pays et lui obtienne bientôt une vie de paix, vraiment féconde.

Recevez, cher ami, avec l'expression de mes sentiments respectueux, mes remerciements réitérés.

E. Kern.

La croix indique Kern

MANIERE D'ADRESSER LES OBJETS DE CORRESPONDANCE

Afin de faciliter la manipulation des correspondances sur les champs de bataille et d'assurer leur prompte distribution, il est essentiel que les objets de correspondance soient adressés ainsi qu'il suit:

(a) Grade ....
(b) Nom ....
(c) Numéro matricule ....
(d) Compagnie, Escadron, Batterie ou autre unité ....
(e) Bataillon ....
(f) Brigade ....
(g) Premier (ou second) Contingent Canadien ....
(h) Force Expéditionnaire Britannique ....

Bureau de Poste de l'armée,
Londres, Angleterre.

MORT DE M. M. CORMIER

Il avait combattu a Rome pour Pie IX. Décoré pour son courage

La Salle, 8.—Cet avant-midi ont eu lieu les funérailles d'un des pionniers de La Salle, M. Moïse Cormier, décédé après une très courte maladie, à l'âge de 66 ans.

M. Moïse Cormier était né à Sainte-Angèle de Laval, comté de Nicolet, province de Québec. Il vint au Manitoba en 1893. Grand propriétaire de terrain de La Salle, il a beaucoup contribué au développement de cette paroisse. Il était encore président actif de la société Saint-Jean-Baptiste.

M. Moïse Cormier était l'un des rares survivants de l'héroïque petite phalange qui répondit à l'appel de Pie IX, menacé par ses ennemis. M. Cormier n'avait alors que dix-huit ans. Il quitta le Canada pour Rome en 1868 et ne revint au pays que trois ans plus tard. Son courage lui valut la croix et deux médailles. Il fut aussi promu au titre de "sergent d'honneur de Viltrie".

La messe fut célébrée par M. l'abbé Gendron, curé de la paroisse. L'absoute fut chanté par Mgr Dugas, représentant l'archevêché. Un grand nombre de prêtres assistaient au choeur.

Les porteurs furent: MM. D. Lagassé, C. Comeau, A. Lapointe, Chs Vauriot, Chs Caron et A. Caron.

Au nombre des nombreux amis venus de Winnipeg, nous avons remarqué MM. V. Rho, Horace Chevrier, Bélair, Cardinal, A. Dupuis, E. Aubin, Guilbert, Villeneuve, de l'Alexandra, le professeur Villeneuve, du Collège de l'Agriculture, etc. De Saint-Charles, MM. Laflèche, Caron, etc.

Mlle Adèle Caron, de Saint-Charles, tint l'orgue.

Après le service, tous les invités se rendirent à la maison prendre le dîner. MM. Horace Chevrier, Cardinal, Rho, au nom de tous, présentèrent leurs sympathies à Mme Cormier et aux enfants du défunt.

M. Moïse Cormier est survécu par Mme Cormier et ses sept fils: Joseph, Alfred, Donat, Horace, Philippe, harles et Albert. Tous demeurent à La Salle, excepté Horace, établi à Carstairs, Alberta.

La famille Cormier remercie tous ceux qui lui ont manifesté leur sympathie dans ce deuil, soit par leur présence aux funérailles ou par lettres de sympathies.

Témoin.

AU COLLEGE

On jouera les Enfants d'Edouard

Le 18 mars prochain, les élèves du Collège de Saint-Boniface joueront les "Enfants d'Edouard", de Casimir Delavigne.

Les billets seront bientôt en vente au parloir du Collège.

LUTTE A MORT

Un combat en Argonne

Paris 7. — Comme exemple de la violence de la lutte entre détachements peu importants en Argonne, le ministère de la guerre publie aujourd'hui le récit d'un combat, qui a eu lieu dans un ravin près de Fontaine-Madame. Bombes et grenades y ont été employées en si grande quantité que les tranchées ont été entièrement bouleversées.

Voici ce récit in extenso:

"Le combat commença dans un ravin près de la Fontaine-Madame à 8 heures du matin; cinq compagnies avaient reçu l'ordre de prendre part à l'attaque. Nous fîmes exploser 3 mines au-dessous des tranchées de l'ennemi pendant que notre artillerie les écrasait sous une grêle d'obus. Trois minutes plus tard nos colonnes sortaient de leurs tranchées et attaquaient les Allemands à la baïonnette. Nos soldats pénétrèrent dans les tranchées ennemies en trois différents points, tuant 75 fantassins et les 30 sapeurs qui s'y trouvaient. Nous capturâmes 4 soldats blessés et à 8 heures et demie nous nous étions emparés d'au moins 350 mètres de tranchées allemandes.

"Ce brillant résultat nous coûta assez cher. Nous avions à peine eu le temps d'organiser nos nouvelles positions, que les Allemands, ayant reçu des renforts, firent une contre-attaque qui donna lieu à un combat acharné.

"L'ennemi lança une grande quantité de bombes et de grenades dans les tranchées qu'il venait de perdre, mais nos hommes réussirent à se maintenir grâce aux grenades qui leur étaient apportées de l'arrière et qu'ils lançaient sur les assaillants. A vingt reprises différentes les Allemands renouvelèrent leurs contre-attaques et atteignirent nos lignes, et vingt fois ils furent rejetés sur les leurs.

"A midi nos hommes se maintenaient opiniâtrement sur leurs positions qui, sous les obus de la grosse artillerie allemande et les grenades, ressemblaient, à l'enfer. Tout le terrain environnant ressemblait à un champ nouvellement labouré. On pouvait à peine y discerner ce qui avait été des tranchées.

"A deux heures, le combat continuait; un bataillon français tout entier chargea à la baïonnette; mais cette charge ne réussit pas à arrêter les Allemands qui la soutinrent bravement et lancèrent sur nos hommes une centaine de grenades.

"Un par un, tous nos soldats furent mis hors de combat. Il n'en restâ plus un seul qui ne soit tué ou blessé. Un commandant, qui, depuis le matin, était resté à la tête de ses hommes, sauta sur le parapet d'une tranchée pour lancer des paroles d'encouragement à des troupes fraîches qui venaient d'arriver. A peine eut-il fini qu'il fut tué d'une balle à la tête.

"Nous nous retirâmes alors sur nos positions primitives après avoir infligé à l'ennemi des pertes terribles.

"Nous eûmes le temps d'emporter tous nos blessés. Notre tâche de la journée était accomplie.

"Les Allemands avaient été forcés de concentrer sur cette partie du front, que nous avions choisie pour le combat, des renforts, qui, si notre attaque ne s'était pas produite, auraient été envoyés ailleurs.

"On peut affirmer qu'en Argonne, où nous n'avions cessé d'être attaqués depuis le mois de décembre, les rôles sont intervertis depuis trois semaines. Aujourd'hui nous avons une supériorité incontestable. Le fait que dans les combats locaux dont l'Argonne est le théâtre, nous sentons de plus en plus que l'ennemi est à notre merci et que notre supériorité morale est assurée, a produit un effet très salutaire.

"Nous avons obtenu ce résultat par une série d'opérations locales énergiquement menées, et, quoique les troupes allemandes qui nous sont opposées soient extrêmement courageuses, nous sentons qu'en un point donné et à un moment donné nous sommes maîtres de la situation et pouvons faire ce que nous voulons."

Entre gens de lettres

Un homme de lettres rencontrant un de ses confrères:

—Ah! je suis bien aise de vous voir, lui dit-il d'un air pincé. Il paraît que vous avez dit, hier soir, chez le comtesse de Z..., que je n'avais aucun talent?

—C'est faux! s'écria le journaliste, en protestant énergiquement, c'est archi-faux! Je n'ai pas dit aucun...